



Audiophile-Magazine



Bancs d'essai
/
Equipment
reviews

Critiques
discographiques
/
Music reviews

Dossiers /
Reports

Boxem Arthur 4215/E2
Vivid Audio Kaya S12
Kinki Studio EX-P27
Brinkmann Mono Amps
ZenWave Audio D4
AEquo Audio Stilla
Yamaha WXA-50

Johan Farjot,
Petru Iuga,
Armin Jordan,
François Guye,
Olivier Pons,
Folke Gräsbeck,
Nicole Tamestit
...

Tim Baxter & les
Orixas



Désinformation.

On en parle souvent, on s'en plaint beaucoup mais a-t-on vraiment cerné ce qu'était en fait la désinformation et sur quels mécanismes elle reposait ?

Histoire de gagner en clarté et d'éviter le hors sujet, posons-nous d'abord la question de savoir si une information doit être forcément juste ou exacte.

Personnellement, je ne crois pas. Un calcul peut être juste, mais une information est un élément porté à notre connaissance. Le Larousse donne cette définition qui me semble assez large et exhaustive : Tout événement, tout fait, tout jugement porté à la connaissance d'un public plus ou moins large, sous forme d'images, de textes, de discours, de sons.

Partant de cette définition, rien n'indique qu'une information doit être juste, exacte. Elle peut très bien être imprécise, vague, subjective, ou incorrecte...

La désinformation, quant à elle, consiste à donner une information afin d'induire en erreur celui qui la reçoit. Une définition trouvée sur la toile m'a semblé assez exhaustive :

La désinformation est un processus, utilisable à tous les niveaux dans toutes les sphères de la communication, et qui consiste à présenter :

- * une information fausse comme vraie,
- * une partie d'information vraie comme une totalité indépendante et vraie pour elle-même,
- * une partie d'information fausse comme une totalité indépendante et vraie pour elle-même,
- * une information vraie comme fausse.

La seconde proposition est en fait très représentative des maux dont souffre notre société : prétendre qu'une partie d'information soit généralisable à la totalité d'une problématique forcément plus large et complexe.

En ligne de mire, vous allez trouver les forums audiophiles et leur lot de désinformateurs fidèles. Et pourtant, la majorité des désinformateurs sont sincères ou pensent l'être : comme dit l'adage, l'enfer est pavé de bonnes intentions.

D'autres sont souvent désœuvrés et ne trouvent rien de mieux à faire que partir en croisade contre un groupe de leurs congénères. On a même réussi l'exploit dans certains cercles virtuels de catégoriser les amateurs de haute fidélité : il y aurait les « audiophiles » (ce terme n'est-il pourtant pas celui qui désigne l'ensemble des personnes qui s'intéressent à la qualité des moyens de reproduction sonore ?), les « objectivistes », les « mélomanes », les « subjectivistes », les « hifistes »... il manque à mon avis les objecteurs de conscience, ceux qui refusent de toucher à une platine vinyle par idéologie...

Quelle vaste blague et quelle perte de temps...

On échafaude donc des théories, ou on manipule des concepts du niveau de la cour d'école élémentaire, avec la conviction (sincère ?) d'aller défendre la vérité. Que de détenteurs de la vérité dans cette comédie humaine, d'ailleurs souvent peu respectueuse des règles grammaticales et syntaxiques.

Vous comprendrez aussi que les fondements de la désinformation reposent avant tout sur la paresse et le maigre bagage des communicants :

- La paresse, car le gros de l'information distillée ici et ailleurs relève plus de la logorrhée que de raisonnements mûrement réfléchis. C'est fatigant il est vrai de se poser des questions et d'essayer de comprendre plutôt que de manier des idées préconçues, ou des théories de comptoir, la génération du smiley veut sans doute ça...

- Le maigre bagage, car l'accès aux médias n'est plus réservée aujourd'hui aux seuls professionnels de l'information mais à quiconque souhaite s'exprimer.

Mais la désinformation, c'est aussi vouloir occuper l'espace en permanence, toucher le plus de monde et avoir le maximum de followers ou d'abonnés. La désinformation c'est penser que sa vie personnelle et privée est tellement formidable que des millions de personnes vont s'y intéresser. Noyer l'essentiel dans un flux permanent de lieux communs et de platitudes, voilà comment on arrive à savoir quasiment tout sur rien et inversement. Et à ce que madame Michu avec son compte Instagram devienne une star reconnue sans avoir jamais fait preuve du moindre talent.

Le but d'Audiophile Magazine est de rester sur une idée simple et accessible : celle d'une information laborieusement construite et ne prétendant pas à une quelconque universalité ou forme de vérité.

C'est un témoignage d'une expérience d'écoute, en essayant d'être le plus concis possible, ni plus ni moins. Pas d'autre ambition ici que de distiller une information que certains de nos lecteurs jugeront parfois partielle, inutile, voire pathétique.

C'est le prix à payer pour garder le cap, celui du travail d'investigation, d'analyse sensorielle, de description exhaustive, et de qualité rédactionnelle.

Car c'est tout autant le plaisir de mettre en forme un texte, un plaisir somme toute assez artisanal car nous avons l'ambition de conserver en numérique une qualité « papier », que celui de découvrir de nouveaux produits, de nouveaux artistes et d'en livrer un témoignage subjectif mais sincère.

Et être sincère, en ce qui nous concerne, consiste à passer du temps à écouter un disque, tester un matériel, afin d'être sûr de n'être pas passé à côté de quelque chose d'important, et clairement pas à s'épancher sur ses états d'âme.

Il y a suffisamment d'instagrameurs, d'influenceurs, ou de forumeurs dépressifs pour cela. Nous leur confions cette dernière tâche bien volontiers.

Sur ce rappel de nos intentions éditoriales, je vous souhaite une bonne lecture à tous,

Joël Chevassus



Boxem 4215 E2 : Que valent les nouveaux amplificateurs Classe D ?

Rédacteur : Joël Chevassus

Boxem est un petit intégrateur de module classe D luxembourgeois.

Leur premier appareil, l'amplificateur de puissance Arthur 4215/E2, embarque un module Purifi Eigentakt.

Purifi, c'est la société danoise où officie Bruno Putzeys, clairement pas un débutant en conception de circuits d'amplification classe D, mais bien le spécialiste mondial du sujet.

Après l'aventure Hypex, Purifi représente en fait un nouveau cap en matière de développement de modules OEM d'amplification en classe D.

Purifi est le premier manufacturier à avoir mis au point un modèle mathématiquement exact décrivant les amplificateurs auto-oscillants.

Pour expliquer sommairement ce qu'a de spécial le module Eigentakt, j'ai posé la question à Bruno Putzeys. Sa réponse a été la suivante :

« La représentation mathématique d'un amplificateur de classe D auto-oscillant est une affaire assez compliquée.

Ce n'est qu'au milieu des années 2000 qu'il a été pleinement réalisé que les amplificateurs de classe D (et d'autres systèmes PWM comme les contrôleurs de moteur et les régulateurs de commutation) sont des systèmes échantillonnés. Dans des cas particuliers (par exemple à de faibles niveaux de signal), ils peuvent être représentés exactement en utilisant les mêmes méthodes du domaine Z (entiers relatifs non nuls) utilisées pour analyser les filtres DSP.

En effet, la forme d'onde PWM inactive a un cycle de service de 50 %. Ainsi, la distance entre un front montant et le front descendant suivant est la même que la distance entre un front descendant et le

front montant suivant.

Chaque front (montant ou descendant) est un moment où le modulateur prend un échantillon, donc au repos les échantillons sont équidistants. Cela ne fonctionne malheureusement plus dès que vous vous éloignez de 50% du cycle de service.

Lorsque les impulsions deviennent plus longues ou plus courtes, cela signifie qu'un front montant peut être suivi rapidement d'un front descendant, mais ce front descendant n'est suivi d'un nouveau front montant que beaucoup plus tard.

Jusqu'à ce que je commence à travailler sur Eigentakt, il n'y avait littéralement aucun moyen connu d'analyser un système d'échantillonnage où les échantillons alternés sont espacés de plus en plus.

Et si vous voulez vraiment maximiser le gain de boucle d'un amplificateur de classe D, vous devez pouvoir prédire mathématiquement ce qu'il fera dans le domaine temporel et régler le filtre de boucle pour obtenir les meilleures performances. En d'autres termes, l'avancée avec Eigentakt a été de trouver une méthode pour prédire la réponse temporelle d'un système échantillonné dont les temps d'échantillonnage ne sont pas équidistants.

J'ai décidé de ne pas publier l'analyse car c'est un secret commercial bien protégé. Mais le résultat pratique est que je peux pousser le gain de boucle beaucoup, beaucoup plus loin que je ne le pourrais pour Ncore. Ncore était basé sur un modèle moyen qui ne prédisait pas la stabilité, il était donc nécessaire de prendre une énorme marge de sécurité, simplement parce qu'il n'y avait aucun moyen de savoir précisément quelle était réellement cette marge.

Donc, le simple fait d'avoir cette compréhension exacte m'a permis de pousser le gain de boucle d'un facteur 30 (c'est-à-dire de réduire de 30 fois tous les types de distorsion) sans aucune perte de stabilité et avec seulement une petite augmentation de coût.

Maintenant, vous savez probablement qu'il existe une petite sous-culture parmi les concepteurs novices de classe D qui aiment utiliser les Fets de nitrure de gallium.

C'est parce que bien que les Fets eux-mêmes soient très nouveaux, leurs conceptions de modulateurs sont très démodées. Changer les Fets pour un type plus rapide permet une réduction rapide de la distorsion de l'étage de puissance sans faire d'autres changements.

Le problème est que cela ne réduit que la distorsion de l'étage de puissance, et seulement d'une quantité modeste (10 fois environ). Il ne fait rien pour réduire l'empreinte sonore des composants passifs comme l'inducteur, le condensateur de filtrage, les condensateurs d'alimentation et l'alimentation elle-même.

En revanche, mettre plus de gain de boucle autour de l'ensemble de l'amplificateur réduit toutes les sources de coloration.

Le résultat est que les amplificateurs Eigentakt sonnent beaucoup plus proprement. Vous entendez plus de l'enregistrement : plus de l'instrument, plus d'ambiance, etc. Fondamentalement, la distorsion beaucoup plus faible des

amplificateurs Eigentakt donne un rendu plus « généreux » de la musique. Beaucoup de gens le décriraient comme un son "chaud", mais c'est uniquement parce que vous entendez la chaleur de l'enregistrement.

Le Tambaqui est également basé sur la notion de traitement PWM comme un système échantillonné. Là, l'astuce consistait à rendre la moitié des fronts (par exemple, tous les fronts montants) insensibles au signal afin qu'ils ne constituent pas des temps d'échantillonnage, peu importe ce que fait le signal. Seule l'autre moitié (par exemple les fronts descendants) bouge. Leur distance reste (presque) constante, ce qui permet de continuer à utiliser les mathématiques du domaine Z. Cela ne fonctionne que dans un DAC. Dans un amplificateur, la même astuce serait très peu pratique. »

Cette « exactitude » mathématique permet d'obtenir ici un appareil avec une impédance de sortie très faible, permettant de piloter un large spectre d'enceintes.

Ces circuits et méthodes offrent de nombreux avantages pratiques et audibles : une bande passante ultra-large (0 - 60 kHz à + 0/-3 dB), une distorsion d'intermodulation négligeable, ainsi qu'une distorsion harmonique très basse quel que soit le niveau de puissance, jusqu'à écrêtage (inférieur à 0,001 %).

Le rapport signal / bruit est également impressionnant avec - 123 dB au maximum de la puissance (210 W sous 8 Ohms, 425 W sous 4).

Les particularités du Boxem, hormis son double module Eigentakt, sont les suivantes : il ne dispose que d'une seule entrée XLR, bénéficie de la fonction « Audio sense » d'allumage et d'extinction automatiques lorsque l'amplificateur détecte la présence ou l'absence de signal audio entrant et d'un gain réglable sur trois positions.

Un interrupteur à l'arrière de l'amplificateur permet en effet de régler trois niveaux de gain différents en fonction du niveau de sortie de la source. Cela permet ainsi de la capacité de sortie de votre source (préamplificateur ou DAC avec contrôle de volume), la structure de gain du système peut être optimisée avec deux objectifs principaux.

Le premier est d'avoir le bruit le plus faible, le second le réglage de volume le plus progressif possible. Le gain 'high' est optimisé pour les sources délivrant 2V, le 'medium' pour 4V, le 'low' pour les appareils pouvant fournir 10 V.





L'étage d'entrée d'Arthur 4215/E2 emploie des OPA1656 qui ont été choisis pour leurs performances ainsi que le très faible décalage en tension continue permis par leur architecture. Un régulateur à ultra bas niveau de bruit alimente les circuits analogiques audio.

Le châssis en aluminium fait également fonction de dissipateur de chaleur. Aucune vis n'est visible sur l'avant, le dessus et les cotés. La face avant est usinée dans un bloc d'aluminium et peinte dans des couleurs personnalisables à la commande.

Enfin, l'amplificateur est équipé d'un détecteur de saturation. Lorsque l'amplificateur atteint le maximum de ses capacités, son témoin LED clignote, indiquant qu'il est souhaitable d'abaisser le volume.

IMPRESSIONS D'ECOUTE

Il y a trois amplificateurs classe D au menu de ce banc d'essai : le Boxem Arthur 4215/E2, le Red Dragon S500, et le SPEC RPAW3 EX.

Si les deux premiers boxent à peu près

dans la même catégorie, le SPEC fait payer ses talents et sa faible consommation énergétique ostensiblement plus cher que ses opposants.

J'ai eu également envie de faire entrer dans l'arène le Kinki Studio M7 en classe AB qui reste à mes oreilles un champion en matière de rapport qualité prix.

Si on doit se concentrer sur les deux intégrations de modules OEM (Pascal pour le Red Dragon et Purifi pour le Boxem), les différences que j'ai pu constater entre ces deux modèles sont ténues.

Cela ne veut pas dire pour autant qu'il n'en existe pas et j'ai une légère préférence pour le Boxem qui compense son déficit de puissance par une très bonne qualité de timbre et une fluidité exemple de toute dureté. La scène est sans doute aussi davantage positionnée en arrière que celle délivrée par le dragon rouge. Le maître mot pour qualifier le Boxem Arthur 4215/E2 dans cette confrontation aux parfums d'intégration est l'élégance.

Il fait preuve d'un raffinement plus manifeste, alors que le Red Dragon est plus cash, tout en donnant parfois la sensation d'un léger surcroît de transparence.

Il y a quelque chose de légèrement plus chaleureux chez le Luxembourgeois, « analogique » si on veut se laisser aller au cliché, qu'on retrouve dans la personnalité du Tambaqui par rapport à bon nombre de convertisseurs sigma delta.

Le Red Dragon S500 n'a pas ce petit côté rondouillard du Boxem. Les graves sont plus tendus, profonds et il renvoie davantage d'énergie dans le bas du spectre.

En revanche, l'amplificateur d'outre Atlantique n'affiche pas autant de couleurs et de saturation dans le médium. Les timbres des instruments sont moins variés, mais il y a une tension naturelle dans son message sonore qui est plutôt addictive et qui paraît un brin émuée chez le Boxem.

Néanmoins cette sécheresse dans les moyennes fréquences se ressent en termes de manque de détail et on se rend compte que le Red Dragon a pris un petit coup de vieux, surtout sur des enregistrements de grands orchestres.

Le côté « live » du Red Dragon n'efface pas cette pauvreté dans le médium, même si la richesse tonale du Boxem peut paraître à certains moments roborative ou systématique.

Basculer sur l'amplificateur stéréo SPEC RPA-W3 Ex fait en revanche vraiment franchir un cap : on quitte la miniature homothétique pour s'installer aux premiers rangs de la salle de concert.

L'acoustique de la salle ne vous ampute plus une partie des fréquences, l'image stéréo grandit pour vous submerger, vous êtes en prise directe avec la musique. L'énergie de cet amplificateur est sans commune mesure avec ce que délivre les deux autres. Il n'y a pas à couper les cheveux en quatre pour évaluer dans quelle mesure l'augmentation de prix demandée pour l'acquisition de l'amplificateur japonais pourrait se justifier.

Le SPEC vous amène vers une autre perspective, celle de l'illusion du concert, et cela a un prix.

Que cela vous semble justifié ou non est finalement une autre histoire, celle de vos moyens financiers et de votre intérêt pour le type d'expérience musicale que vous propose le SPEC.

La comparaison Boxem vs Kinki Studio M7 est toute aussi cruelle pour le Luxembourgeois.

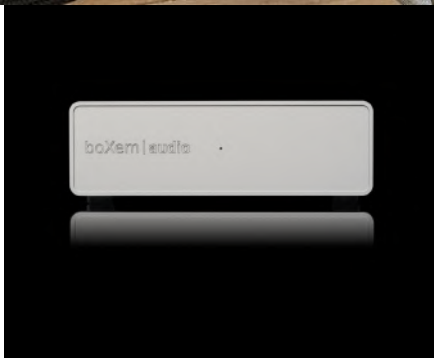
Le Kinki surprend toujours autant par sa rapidité à la Goldmund ainsi que par sa clarté. On obtient avec l'amplificateur chinois un niveau de contraste dynamique qui semble hors d'atteinte pour le Boxem Arthur 4215/E2.

Ce dernier paraît en effet brider la dynamique, et bien qu'en jouant avec les câbles secteurs, on arrive à atténuer (mais pas complètement) cette sensation. Et le M7 fait encore mieux en termes de variété tonale... il ne reste donc plus grand chose pour son rival européen.

Cela remet les choses en perspective si on prend en compte le tarif de l'amplificateur stéréo de Kinki Studio, qui reste un rapport qualité prix vraiment exceptionnel au sein de l'offre mondiale d'amplificateurs haute fidélité de haute puissance.

Le changement d'enceintes ne change pas fondamentalement la donne. En repassant sur le Boxem, et après égalisation des niveaux, la dynamique apparaît toujours assez restreinte par rapport au Kinki Studio M7. Le seul amplificateur classe D de ma sélection capable de rivaliser sur ce point avec le classe AB chinois est incontestablement le SPEC.

Avec les Aequo Audio Stilla, et bien qu'elles bénéficient d'une aide précieuse dans le bas du spectre avec leur woofer amplifié en actif, l'Arthur 4215/E2 délivre de très beaux timbres mais au sein d'un cadre un peu trop lisse, comme si la scène sonore était tout à coup plus lointaine. Sur de la musique orchestrale un peu enjouée, sur du Poulenc, du Gershwin, on dénote ce déficit de dynamique, que ce soit avec ou sans préamplificateur. Encore que sans préamplificateur, l'insuffisance du Boxem en la matière est plus criante.





En passant à de la musique de chambre, alors là, la difficulté à retranscrire le relief de la musique m'a fait chavirer dans l'ennui, dans ces moments où j'ai juste envie d'éteindre ma chaîne hifi et d'aller me regarder une nouvelle série sur Netflix...

C'est sur ce type de répertoire où la vivacité d'un amplificateur fait la différence, surtout lorsque les aptitudes dynamiques des enceintes sont déjà limitées.



On perd alors l'intensité, l'énergie d'un vibrato, la tension d'une corde pincée, la précision d'une attaque de note, si déterminante pour le rythme et l'équilibre mélodique d'une sonate. Ce sont d'infimes petits détails qui constituent en fait toute la richesse d'une oeuvre.

Sur des enceintes plus vivantes et faciles à piloter, ces petits manques s'estompent quelque peu. Ils ne disparaissent pas totalement mais sont dans l'ensemble moins pénalisants.



CONCLUSION

Comme vous pourrez vous en douter, la performance du module exploité par Boxem n'est pas de nature à remettre en question ma hiérarchie personnelle en termes d'amplificateurs de très haut niveau.

Bon, il faut lui reconnaître néanmoins un rapport qualité prix assez exceptionnel, avec une absence de distorsion clairement audible. Mais ces qualités ne doivent pas pour autant le faire passer pour l'arme absolue.

Et il y a très certainement du mieux disant dans le domaine des amplificateurs classe D, et dans celui des amplificateurs high-end « budget » (à supposer que ces deux termes puissent réellement cohabiter). Mais si on s'attache sur le strict rapport prix / performance, il n'y a pas non plus grand chose qui puisse venir inquiéter un tel amplificateur. Cela reste une belle initiative et, en supposant que les enceintes associées aient de bonnes aptitudes dynamiques, c'est sans nul doute une excellente proposition pour un son analogique très agréable, aux antipodes du stéréotype de son froid et décharné des amplis classe D.

JC

Prix : 1.742 €

Fabricant : Boxem Audio
<https://boxem-audio.eu/fr>

Vivid Audio Kaya S12



Rédacteur : Joël Chevassus

C'est le plus petit modèle du catalogue Vivid Audio, ainsi que la dernière venue dans la gamme Kaya.

Parfois, ce n'est pas forcément le modèle le plus onéreux d'une gamme de produits qui demande le plus d'ingénierie ou d'efforts de R&D, mais le plus petit qui requiert finalement une somme de travail considérable pour faire entrer la dérivée technologique du flagship dans le modèle d'entrée de gamme sans sacrifier l'image de qualité, et de performance attachée à la marque.

Cela a été ainsi un exercice de style pour Laurence Dickie que de préserver la majeure partie des qualités des enceintes de la gamme Kaya (voire même Giya) dans un si petit coffret tout en essayant par ailleurs d'aller plus loin que ce qui avait été déjà réalisé dans la série originale des Oval et notamment pour la B1 Decade (superbe bibliothèque toujours présente au catalogue du fabricant), tout en étant moins cher et moins encombrant...

A peine déballée, la toute nouvelle S12 vous fait craquer avec sa jolie petite bouille. Il n'y a qu'à voir comment Laurence Dickie chérit son dernier bébé... Même le tripode sur lequel elle est montée vous met du baume au cœur en vous faisant prendre

conscience que le traditionnel piétement d'enceinte bibliothèques est finalement bien peu élégant...

On n'en attendait pas moins de Laurence Dickie qui n'est de toute évidence pas abonné aux parallélépipèdes rectangles. Reste que cette Vivid Audio Kaya S12 est une réussite totale en termes de design une fois de plus !

Mon intimité avec les produits de la marque sud africaine me laisse à penser que cet apparent effort de recherche stylistique ne se limite pas à l'extérieur mais que l'engineering pour faire fonctionner un si petit volume de charge acoustique a dû être particulièrement poussé lui aussi.

Et c'est effectivement bien le cas...





Il y a énormément de travail de conception précédant la sortie d'une nouvelle Vivid Audio, qui fait que, lorsqu'on achète ce type d'enceintes, on achète autre chose qu'une simple enceinte acoustique.

On achète une petite prouesse technique, le fruit d'un travail à mi-chemin entre artisanat et production industrielle en petite série. C'est un peu comme si on passait d'une Rolex GMT à une montre faite par Philippe Dufour ou François Paul Journe...

Malgré son volume interne très modeste de 12 litres, la S12 utilise la même technologie de tube exponentiel de la gamme Giya. Les caractéristiques physiques de l'enceinte ont néanmoins obligé Laurence Dickie à chercher d'autres moyens pour héberger un tel dispositif à l'intérieur d'un si petit coffret. Le tube d'amortissement exponentiel de l'onde arrière a donc été enroulé afin d'exploiter au mieux le volume du coffret de la petite S12.

La Vivid Audio Kaya S12 est entièrement bâtie à partir d'un coffrage en polyuréthane moulé sous pression. Elle adopte une architecture deux voies on ne peut plus classique pour un moniteur.

Côté transducteurs, si on retrouve avec bonheur le tweeter à dôme de 26 mm D26 utilisé dans toute la gamme Vivid, le woofer de médium grave est un nouveau haut-parleur conique de 100 mm en alliage d'aluminium et magnésium, le C100D.

Le C100D bénéficie d'un moteur plus conséquent par rapport aux précédentes version de ce haut-parleur de grave médium de 10 cm.

La structure du moteur a été en outre complètement revue avec un aimant rayonnant sur une plus longue portée comme déjà utilisé sur le woofer C125D de la B1 Decade.

Mais ce sont bien d'autres avancées techniques qu'il convient de saluer dans la conception de cette nouvelle S12.

Laurence Dickie a réussi en effet à transformer une contrainte, celle d'une toute petite charge acoustique, en opportunité en mettant au point un nouveau système d'absorption : l'Omni-Absorber.

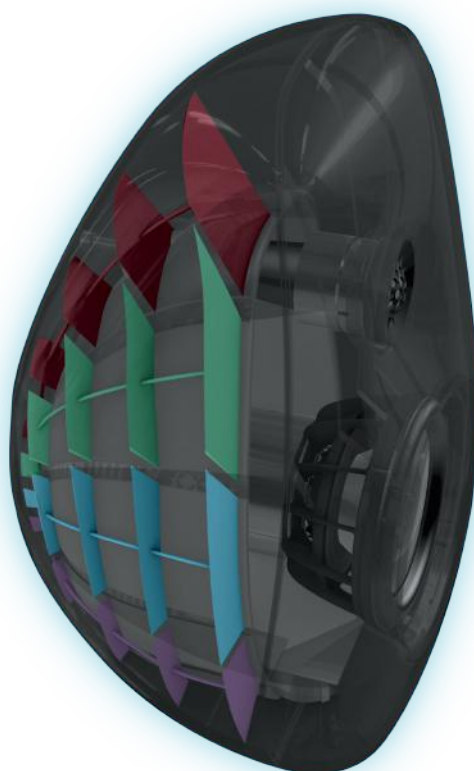
Ce dispositif consiste dans l'annulation des résonances latérales caractéristiques des bibliothèques deux voies.

Pour ce faire, Laurence Dickie a travaillé sur un concept d'absorbeur axisymétrique annihilant les distorsions mais difficilement logeable dans un si faible litrage.

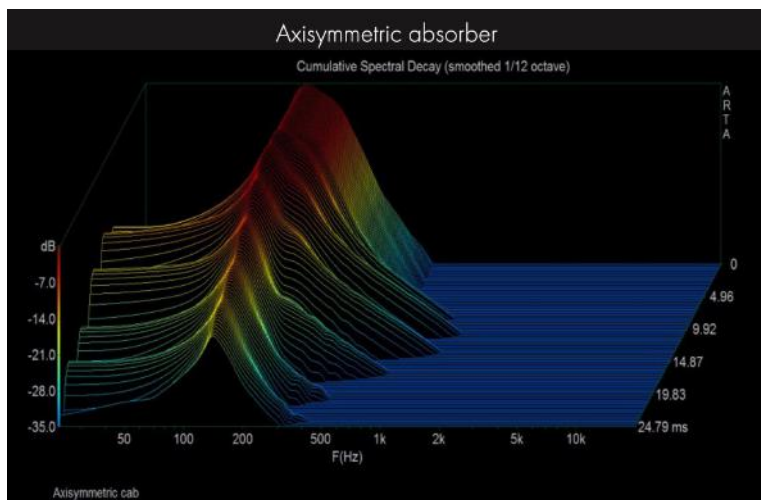
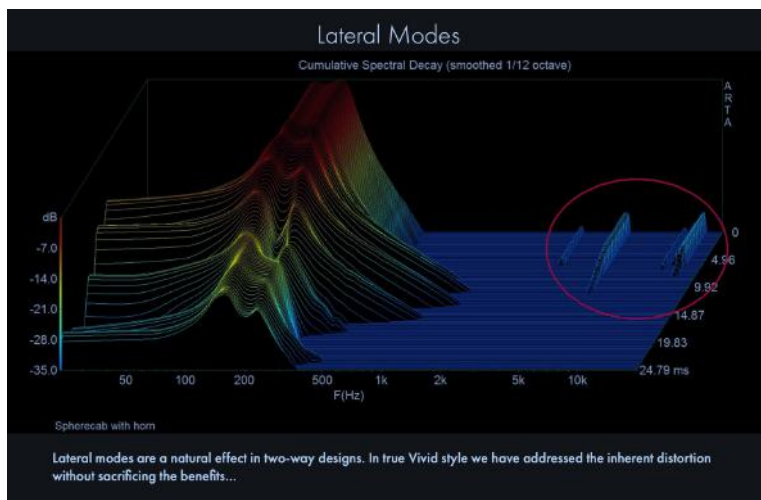
La solution a été le développement d'un absorbeur axisymétrique déformé, renommé « Omni-Absorber » par la suite.

En bref, il emploie des propriétés différentes pour chacune des cavités du coffret. Il réside dans l'application du procédé mis au point pour les enceintes de la série Giya, « Vented Exponentially Tapering », mais sur différents plans ou niveaux. Il permet ainsi de ne pas traiter uniquement que les modes verticaux mais tous les modes de façon omnidirectionnelle.

Il permet également de conserver une architecture bass reflex, particulièrement utile avec un si petit format.



Vivid Audio Omni-Absorber



Sur le graphe de gauche, vous pouvez constater les résonances traditionnelles constatées dans une caisse non équipée du dispositif d'absorption axi-symétrique mis au point par Laurence Dickie.

Même si le dispositif a sensiblement évolué par rapport au prototype original pour l'adapter à la géométrie du cabinet, l'Omni-Absorber permet d'atteindre le résultat affiché sur le graphe de droite, soit une performance sans doute jamais atteinte avec une bibliothèque deux voies conventionnelle...

Pour terminer, la S12 conserve les formes arrondies chères à la marque, permettant de réduire au minimum les effets de diffraction des ondes sonores dues au cabinet.

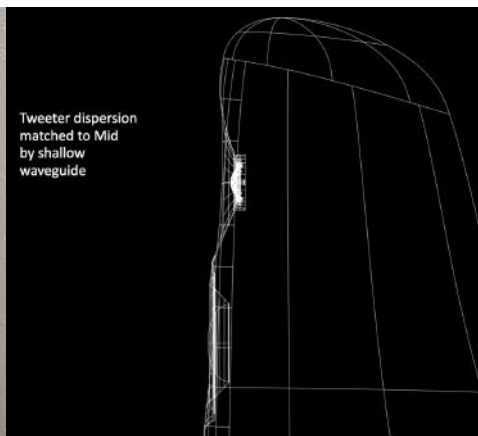
L'amorce de pavillon permet au tweeter une excellente dispersion et un raccordement optimal avec le haut-parleur de médium grave, à 3 kHz.

Les données communiquées par le constructeur font état d'une sensibilité de 87dB @ 2,83 VRMS à 1m dans l'axe, ainsi que d'une impédance nominale de 8 Ohm

avec un point bas à 5,3.

La S12, malgré un rendement plutôt moyen, est donc une enceinte assez facile à piloter, à l'instar de la grande majorité des modèles du constructeur.

La bande passante s'étend de 45 à 25 kHz avec une plage de variation de -6 dB. Le taux de distorsion harmonique (2ème et 3ème) est donné pour être inférieur à 0,5% sur l'ensemble de la bande passante à 1W.





IMPRESSIONS D'ÉCOUTE :

J'ai écouté les S12 dans deux environnements acoustiques distincts, ma pièce de vie en écoute de proximité, et ma salle dédiée en position éloignée.

J'ai commencé dans la pièce de vie en remplaçant les Récital Audio Illumine par ces petites bibliothèques Vivid Audio.

Le changement a été assez radical : un peu moins d'assise dans le grave pour les poids plume de Laurence Dickie, mais une impression d'avoir augmenté très nettement le niveau de résolution. L'image stéréo est sensiblement plus aplatie (on n'a pas les haut-parleurs à la même hauteur d'oreille). Mais elle est en revanche plus structurée, plus tridimensionnelle, comme si la mise en phase des haut-parleurs avait vraiment progressé.

Il y a peut-être également moins de distorsion, ce qui semblerait assez logique au regard du travail avancé de dissipation des ondes arrières. J'ai presque été bluffé car, à type de membrane relativement proche, on se rend mieux compte du gain

apporté par toute l'ingénierie d'un technicien comme Laurence Dickie.

J'ai retrouvé globalement les mêmes impressions dans ma pièce dédiée entre ces deux paires d'enceintes.

Mais ce qui est phénoménal, c'est leur capacité à restituer une grande proportion de ce que délivrent les grosses G1 Spirit.

Bon, heureusement que mes enceintes full range amènent plus de densité, d'assise dans le bas du spectre et de dynamique.

Mais le petit poucet Vivid apporte l'essentiel des qualités des grandes Giya à un niveau de performance moindre. On retrouve au final tout ce qui fait les qualités du flagship comme si on avait juste réduit l'intensité du modèle de référence sans en travestir pour autant la personnalité. L'homothétie est quasiment parfaite !

Le format compact de la S12 n'autorise pas le même niveau d'articulation des G1 ni le même respect des écarts de macro dynamique.

Le résultat reste néanmoins bluffant en termes de qualité et de taille de l'image stéréo ainsi que de niveau de détail.

J'avais beaucoup apprécié les B1 de la série Oval mais je suis tout aussi impressionné par les Kaya S12.

En me remémorant mes souvenirs d'écoute de moniteurs modernes qui m'ont vraiment marqués, je ne trouve aucune enceinte qui rivalise vraiment à ce niveau de prix.

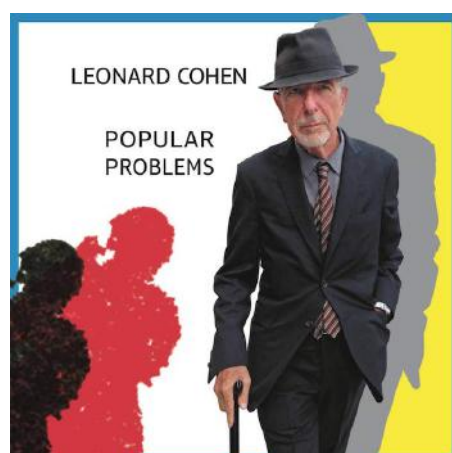
Pour ce niveau de performance, je devrais aller chercher du côté des petites Diapason Karis Wave, ou bien des TAD Micro Evolution One. Et encore, je pense que la lisibilité et la clarté des petites Kaya serait difficile à égaler.

Et en termes de neutralité, les Magellan Duetto et les Sonus faber Guarneri me paraissent complètement larguées. Même les jolis moniteurs Klinger Favre ne peuvent à mon avis se prévaloir d'un si faible niveau de distorsion ou d'une image stéréo aussi structurée.

Bref, vous avez compris que ces enceintes sont un véritable coup de cœur.



Les voix sont vraiment troublantes de réalisme, que ce soit sur les cimes empruntées par Melody Louledjian sur l'album « Chants de l'aube et du soir », que sur les terres rocailleuses de Leonard Cohen.



C'est la définition qui fait la surprise, celle d'arriver à procurer la texture ultra détaillée d'une voix qu'on croirait réservée à de plus grosses enceintes. Mais c'est également cette absence de son de boîte et cette capacité à restituer une dynamique articulée qui laissent généralement loin les autres enceintes du marché.

Il y a un certain nombre d'enceintes qui balancent de la dynamique jusqu'à vous fatiguer les oreilles. Il faut juste beaucoup de rendement, ce qui n'est pas très compliqué à réaliser.

Mais la S12, à l'instar de ses grandes sœurs, amène cette articulation, recrée en fait cette sensation d'entendre vibrer une corde vocale, une corde de violoncelle dans l'air ambiant. C'est très caractéristique des Vivid Audio et cela reste bluffant dans un format aussi compact.

Certes, sur les grandes masses orchestrales, les petites S12 avouent leurs limites et ne peuvent pas vraiment rivaliser avec de grosses enceintes full

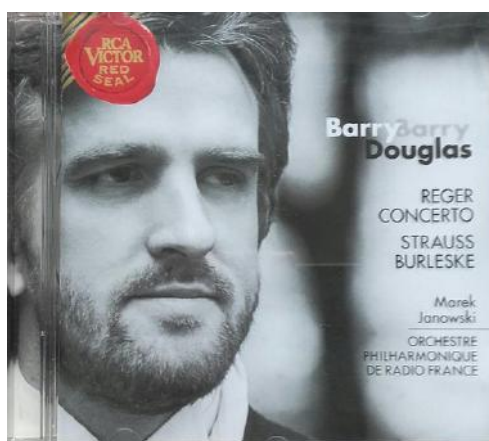
range. Il leur manquera la surface émissive et le volume de charge pour recréer la sensation d'être dans une grande salle de concert.

Néanmoins, ce qu'elles font n'est pourtant pas rédhibitoire, surtout si on considère la dynamique que Laurence Dickie a réussi à restituer, ainsi que la taille de l'image stéréo et 3D que les S12 développent.

Sur la Burlesque de Richard Strauss, les Kaya S12 occupent l'espace, et ne cantonnent pas l'orchestre de Radio France à un simple aplat monochrome.

La clarté naturelle des enceintes Vivid Audio est bien présente, ce qui permet de différencier très précisément les timbres des instruments.

Les contrastes dynamiques, les attaques de notes, les transitoires, tout est reproduit avec un degré d'intensité moindre qu'avec mes G1 Spirit, mais pour autant presque plus spectaculaire pour de si petites enceintes.



CONCLUSION :

Bref, et pour conclure, c'est un gros coup de cœur, oui, totalement inconditionnel pour une réalisation hors du commun.

La Vivid Kaya S12 fait partie de ces produits d'exception auxquels on s'attache, qu'on est fier de posséder et dont on s'émerveille des qualités à chaque nouvelle utilisation.

S'il ne fallait retenir qu'un seul petit moniteur ultra-polyvalent, cela serait celui-ci sans l'ombre d'un doute !

JC



Prix :

Moniteurs S12 (paire) : 6.490 €
Pieds tripodes (paire) : 1.600 €

Website :

<https://vividaudio.com>

Distribution :

Prestige Audio diffusion.



Audiophile-Magazine

Grand Frisson 2021

KINKI STUDIO EX-P27



Rédacteur : Joël Chevassus

Après avoir pu tester dernièrement le préamplificateur Denafrips Athena, voici maintenant celui du chinois Kinki Studio.

Si on pouvait confondre de loin le Denafrips Athena avec une électronique Soultion, le très body-buildé Kinki Studio EX-P27 ressemblerait quant à lui davantage à un ancien Musical Fidelity Trivista avec ses deux énormes potards.

C'est un appareil en effet d'apparence très robuste, à l'instar du bloc de puissance stéréo M7 appartenant à la même famille EX, que j'ai eu le plaisir de déballer récemment.

Les deux potentiomètres sont d'ailleurs d'une bien meilleure qualité de fabrication que ceux des appareils Musical Fidelity.

Pour rappel, la série EX chez Kinki Studio correspond à leur gamme Premium.

Dans le cas du EX-P27, c'est un châssis usiné dans un bloc d'aluminium anodisé de 8 à 10 mm d'épaisseur, constituant un rempart efficace contre les perturbations extérieures d'origine électromagnétique.

Le P27 opère en pure classe A et est totalement conçu à partir de composants discrets.

Il est construit autour d'une architecture double mono.

Comme c'était déjà le cas pour le M7, le P27 semble également richement doté et clairement pas une construction au rabais.

Le contrôle du volume du EX-P27 est réalisé via un relais de résistances triées à la main et contrôlé par microprocesseur.

Le contrôle de volume linéaire propose 95 pas afin d'offrir un réglage très fin, finalement plus progressif que celui de l'Athena Denafrips.

L'EX-P27 utilise une carte de circuit imprimé (PCB) plaquée or de 0,2 µm. Il emploie trois transformateurs toroïdaux encapsulés dans de très beaux coffrets dorés, afin d'alimenter séparément l'écran, le contrôle du volume et la mémoire tampon, puis l'étage de sortie.

L'appareil utilise deux étages de gain par canal, le premier faisant office de buffer d'entrée et permettant l'adaptation d'impédance à la source sélectionnée. L'ensemble du circuit fonctionne en courant continu afin de limiter au maximum la distorsion.

Le préamplificateur Kinki Studio offre une affichage très lisible, encadré à sa gauche par le sélecteur de sources (au nombre de 4) et à sa droite par le potard de volume.

En façade arrière, on trouve les 4 entrées doublées RCA et XLR, ainsi qu'une sortie double également RCA et XLR. Le schéma du préamplificateur est nativement asymétrique, à l'instar du bloc de puissance stère de la marque.

Petite originalité du préamplificateur Kinki EX-P27 : l'entrée Bypass Home Cinéma.

Située sur la partie gauche du panneau arrière, cette fonctionnalité permet d'y connecter un préamplificateur externe de type Audio Vidéo et de le relier à un même amplificateur de puissance. Cette fonction peut être activée à l'aide de la télécommande.

Lorsqu'il est en mode HT Bypass, les commandes de volume/gain du préamplificateur EX-P27 sont contournées, et le signal du préampli connecté à l'entrée Home Cinéma est acheminé directement vers l'amplificateur.

Du côté des performances, la bande passante annoncée par le constructeur est

plutôt large :
0-50kHz (± 0.1 dB) , et 0-150kHz.

Comparé au modèle P7, la THD+N a progressé avec un 0,002% (@ -80dB). Le ratio signal sur bruit est supérieur à 98dB, et 100dB (A-Weighted). La séparation des canaux est supérieure à 106dB, presque aussi bien qu'un Soudation 725 qui revendique 110 dB.

Sur le papier, le préamplificateur haut de gamme de Kinki Studio rivalise donc avec les meilleurs appareils du marché, avec des performances supérieures à celles d'un Nagra Classic par exemple. Reste à savoir comment cela se traduit à l'écoute...

Précisions pour finir que l'appareil est livré avec une belle télécommande en aluminium brossé qui réunit l'essentiel des fonctions utilisables dans un format compact, tenant parfaitement en main.

Outre, les fonctions classiques de réglage du volume et de sélection des sources, Kinki Studio propose également un sélecteur de sorties (XLR, RCA ou deux sorties actives) une fonction d'atténuation de la luminosité de l'afficheur en façade, une activation de la sortie HC Bypass, une sourdine et une commande on/off.



IMPRESSIONS D'ÉCOUTE :

On pouvait s'y attendre mais cela va toujours mieux en le disant : le préamplificateur Kinki est d'une neutralité exemplaire.

Ce n'est clairement pas le genre d'appareil qui va imprégner le résultat de sa patte sonore personnelle. La neutralité absolue n'existant pas, il y a bien évidemment quelques caractéristiques qui ressortent en ajoutant le P27 dans mon système...

Tout d'abord, ce silence de fonctionnement qui permet d'obtenir ce fond très neutre où chaque instrument se détache des autres avec une grande précision. C'est souvent la caractéristique des préamplificateurs à transistors, mais celui-ci excelle particulièrement en la matière.

La scène sonore est ainsi très structurée et assez profonde, avec un bon étagement des plans sonores pour une image 3D plutôt convaincante.

Côté timbres, on perd très légèrement en comparaison de l'utilisation du bloc de puissance Lumin associé directement au streamer Lumin X1 avec l'activation du réglage de volume Leedh Processing.

Mais on n'en est pas loin, ce qui confirme l'assez bonne neutralité de l'appareil.

On ne perd pas non plus sur les attaques de notes, et la dynamique générale.

L'image stéréo est même un peu plus large et généreuse qu'avec le système sans aucun préamplificateur.

Comparé au Denafrips Athena, il est un peu plus sage, un peu moins bouillonnant peut-être. L'Athena constitue d'ailleurs peut-être une meilleure combinaison avec le bloc Lumin Amp qui n'a pas une nature très extravertie. Le côté plus calme du P27 s'assortit mieux par exemple à la rapidité du bloc Kinki Studio M7.

Mais les deux préamplificateurs chinois proposent tous deux une écoute très définie, globalement assez vivante, et équilibrée.

On s'ennuie moins qu'avec un préamplificateur trop janséniste comme peut l'être un Audio Research Ref 5 par exemple, et pour une fraction du prix demandé pour l'américain...

Le préamplificateur Kinki Studio donnera également une esthétique sonore un peu moins brillante que celle du Denafrips.

Il permet également d'obtenir un suivi mélodique plus facile à appréhender que ce que propose l'Athena qui paraîtrait presque trop généreux ou survitaminé.





Mais l'extrême transparence est du côté du Denafrips qui met davantage en évidence les petits détails alors que le préamplificateur Kinki propose une écoute plus globale, légèrement moins définie.

L'image stéréo paraît aussi un peu plus structurée, même si la différence n'est pas non plus flagrante.

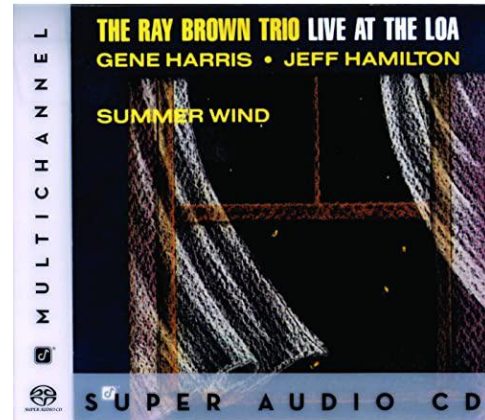
La tonalité un peu moins brillante que celle du Denafrips permet d'obtenir des timbres plus riches dans le médium et le bas médium, avec un grave très bien tenu (pour autant pas le fort de mes enceintes

Leedh E2 Glass).

Sur du jazz, notamment l'album du Ray Brown Trio « Live at the LOA », j'aurais une légère préférence pour le P27 de Kinki Studio.

L'ambiance du club de jazz me paraît un peu plus réaliste qu'avec l'Athena.

En revanche, sur de la musique classique ou contemporaine, j'apprécie vraiment le niveau extrême de clarté du préamplificateur Denafrips qui met en évidence légèrement plus de détails.



A l'écoute du disque « Hommage à Armin Jordan » récemment édité chez Cascavelle, l'orchestre est plus présent, les instruments ressortent bien mieux derrière le violoncelle du soliste François Guye.

Dans le premier mouvement allegretto de la quinzième symphonie de Shostakovich, les impacts et timbres des percussions semblent plus nets avec le Denafrips qu'avec le Kinki.

Les cordes, et spécialement le violon, semblent aussi plus lumineux, comme si la bande passante étaient plus étendue dans le haut du spectre.

Le P27 amène en revanche davantage de densité, de muscle et en même temps une sonorité plus feutrée. Deux esthétiques donc assez différentes.

C'est donc avant tout une histoire de goût, les deux préamplificateurs rivaux offrant chacun des prestations de haut niveau au regard du prix demandé.

C'est aussi bien évidemment une question d'association, et l'ensemble Kinki Studio EX-M7 et EX-P27 présentent une complémentarité tout à fait convaincante.

Le P27 propose également le confort d'une

scène très large et profonde, sans doute plus à même de faire totalement disparaître les enceintes par rapport à ce que donne la suppression du maillon préamplificateur dans ma chaîne audio.

On n'est clairement pas très loin des performances de mon préamplificateur de référence Coincident Statement Line Stage, ce qui pour un préamplificateur transistor de ce niveau de prix reste un résultat assez inhabituel.



CONCLUSION :

Le préamplificateur EX-P27 est le partenaire idéal pour les amplificateurs EX-M7 ou EX-B7.

Le constructeur n'a pas lésiné sur la qualité des matériaux et composants employés, et le résultat s'en ressent clairement à l'écoute.

Le P27 est à recommander chaudement aux amateurs de neutralité et de matité, ainsi qu'à ceux qui privilégient avant

toute chose la cohérence et la générosité d'une image stéréo tridimensionnelle. Une belle réalisation indéniablement !

JC

Prix : 3.000 €

Fabricant : Kinki Studio
<https://www.kinki-studio.com/>

Distributeur : Connectica Musica
<http://www.connecticamusica.audio/>

Brinkmann Audio

MONO AMPS



Rédacteur : Joël Chevassus

Ces amplificateurs d'outre-Rhin existent depuis des années, et sont toujours là. Leur réputation a toujours été excellente et ils sont devenus un classique de la hifi teutonne, une valeur sûre, de bon père de famille, au même titre que peut l'être la chevauchée des Walkyries...

On peut aimer ou détester la plaque de granit noire, le format ultra compact, ou bien encore les recettes de mère-grand. Ce qui est sûr, c'est que l'ésotérisme n'est pas toujours payant et la miniaturisation a depuis longtemps prouvé qu'elle pouvait s'inscrire dans une démarche très qualitative et haut de gamme.

On pourra aussi reconnaître que ces appareils appartiennent à ce club assez fermé des amplificateurs qui font l'unanimité parmi le public audiophile. Certes, les goûts et les couleurs ne se

discutent pas, mais je ne me souviens pas avoir déjà entendu dire que quelqu'un n'était pas emballé par la prestation des amplificateurs d'Helmut Brinkmann.

Et puis il y a format compact et miniaturisation.

Les amplificateurs Brinkmann restent de toute évidence une réalisation robuste avec des composants généreusement dimensionnés pour servir les ambitions de l'appareil.

Deutsche Qualität ? Assurément.

Les Monos sont bien loin en termes de qualité de réalisation des assemblages de modules OEM hébergés dans un boîtier en aluminium brossé commandé sur internet auprès d'un fabricant chinois...

L'alimentation, extrêmement stable, est composée d'un transformateur pouvant

fournir jusqu'à 1500 watts de puissance crête et de quatre gros condensateurs Vishay Roederstein d'une capacité de 132 millifarads.

L'étage d'entrée est de conception totalement symétrique.

C'est d'ailleurs en liaison XLR que ces appareils se comportent le mieux. Brinkmann semble en effet un partisan des liaisons symétriques, sans être pour autant aussi radical que certains étant allés jusqu'à supprimer les entrées et sorties asymétriques dans la conception de leurs appareils.

La Sensibilité et l'impédance d'entrée sont d'ailleurs significativement plus faibles en liaison XLR (± 775 mV/600 Ohm) qu'en RCA (1,55 V/1 kOhm). L'étage de sortie en topologie « Diamond » sans boucle de contre-réaction permet de conserver une

faible impédance sur l'ensemble de la bande passante ainsi qu'un très faible niveau de distorsion.

Les quatre transistors hautes performances Sanken sont directement connectés aux bornes des haut-parleurs, le chemin de signal le plus court possible restant le meilleur moyen de garantir un haut niveau de transparence, et cela se traduit dans le cas présent par une construction extrêmement compacte.

Les fameuses plaques de granit servent deux fonctions essentielles : la protection contre les vibrations parasites et le refroidissement de l'appareil.

Les borniers de sortie haut-parleurs permettent un serrage, et donc un contact, efficace des câbles ou fourches.

Pour utiliser des connecteurs bananes, il convient de retirer complètement les bornes de serrage. Seules les fiches bananes de 4 mm sont néanmoins compatibles avec ces amplificateurs.

Les caractéristiques techniques annoncées par le constructeur font état d'une puissance de 150 W sous 8 Ohm et de 250 W sous 4 Ohm.

Le fabricant recommande d'ailleurs d'utiliser de préférence ses amplificateurs avec des enceintes ayant une courbe d'impédance ne descendant pas trop en dessous de 3 Ohm, ce qui est le cas de la grande majorité des transducteurs que je possède.

Le facteur d'amortissement est donné pour 80 dans une charge de 8 Ohm . La distorsion harmonique est de 0,1% à 50% de puissance .

On est clairement pas chez Devialet avec des chiffres annoncés complètement invérifiables.

Au risque de se répéter, Brinkmann c'est du travail à l'ancienne : on sélectionne méticuleusement les composants, on applique certaines règles maison (en l'occurrence, Brinkmann Audio évite

tout matériau favorisant les vibrations, et essaie par exemple de bannir dans la mesure du possible de ses appareils tout emploi de composants en céramique, condensateurs, résistances en autres...), et on tri les composants après avoir réalisé des tests d'écoute de l'impact de chaque composant dans les circuits de ses appareils.

Pour en terminer avec les description des blocs Monos, précisons que chaque amplificateur dispose de deux sorties RCA afin de pouvoir inverser les canaux. Le branchement standard se fait sur la borne "+" et l'utilisation de celle opposée nécessite d'utiliser un capuchon pour protéger l'appareil contre les possibles court-circuits.

Chaque bloc monophonique pèse 18 kilos auxquels il faut ajouter les 5 kg de plaque de granit. Autant dire qu'il faut quand même une étagère solide pour héberger ces amplificateurs...





IMPRESSIONS D'ECOUTE :

Ces blocs d'amplification monophoniques font partie des quelques rares amplificateurs de puissance à transistors pour lesquels je ne trouve pas de défauts particuliers.

J'ai eu beau chercher, essayer de traquer la moindre défaillance, sinon limitation, l'inadéquation vis-à-vis d'un type d'enceintes, que sais-je encore... et je suis rentré bredouille.

Les amplificateurs de puissance allemands amènent une densité supérieure au Kinki EX-M7. Ouf, c'est rassurant et plutôt significatif, car cet amplificateur chinois est promu chez moi au rang de mètre étalon de l'amplification depuis quelques mois.

On fait moins bien ou on fait mieux. Faire moins bien n'est pas franchement dévalorisant, mais faire mieux situe le niveau de performance du ou des appareils rivaux. Et très franchement, la marche est plutôt haute...

La richesse tonale est un bon cran au dessus de la moyenne, et le niveau de détail est également supérieur.

On est tout simplement sur un autre niveau de performance, avec un amplificateur transistor qui reste élégant en toutes circonstances, et très neutre dans sa réponse en fréquences : pas d'embonpoint à déplorer dans le grave, pas de grosse bosse dans le médium, et pas d'aigus atténués ni accentués.

Une sobriété de bon aloi, sans être un brin janséniste (comme le Lumin Amp par exemple), la musique s'écoule librement avec beaucoup de naturel.

Autre point fort, la polyvalence ! Bon, je trouvais que le Kinki Studio EX-M7 l'était déjà beaucoup, mais les Brinkmann sont encore plus versatiles : des petites Vivid S12 aux grandes G1 Spirit, ils sont à leur aise.

Les Lawrence Audio Harp et leur collection un peu rigide de haut-parleurs Accuton ? Pas de soucis, les blocs Brinkmann amènent ce qu'il faut de douceur et de variété tonale pour faire chanter ces grosses enceintes taiwanaïses au mieux de leurs capacités, ce qui n'est pas peu dire.

Allez, une petite peau de banane avec les Leedh E2 Glass ?

Scrongneugneu ! ça marche aussi à la perfection avec ces enceintes bas rendement très exigeantes en matière d'amplificateurs.

J'avoue même que c'est une des meilleures compositions jamais testées sur les Leedh E2 Glass chez moi.

Ce qui est compliqué à restituer à l'écrit, c'est bien cette absence de petites faiblesses, ces petites aspérités qui permettent habituellement de dresser les contours d'une signature sonore.

J'ai donc en dernier ressort sorti l'artillerie lourde pour essayer de mieux cerner le niveau de performance des amplificateurs Brinkmann. Je leur ai opposé deux SPEC RPA-W3 EX en mode monophonique, histoire de rester dans une gamme de prix relativement proche, et sans faire le grand écart en les comparant avec des appareils à tube dont l'esthétique sonore est forcément assez différente.

Les amplificateurs allemands affichent autant d'aisance que mes blocs japonais

en classe D sur les Leedh. Les Brinkmann sonnent plus fluides, et délivrent des timbres plus variés sur les Leedh E2 Glass que les SPEC.

Le bas du spectre est plus timide avec les RPA-W3 EX, alors que la bande passante avec les monos Brinkmann semble plus homogène et étendue.

La profondeur de la scène sonore paraît néanmoins plus développée avec les japonais. Mais les violons ont une sonorité légèrement plus acide, signe d'une distorsion sans doute supérieure sur ces enceintes à bas rendement...

En revanche, la vivacité et la dynamique semblent ne pas vouloir quitter les SPEC qui proposent une écoute plus impliquante, animée, que les amplificateurs allemands.

Deux résultats différents, et sans aucun doute de très bonne facture pour chaque paire d'amplificateurs.

Si je devais faire pencher le balancier de l'homogénéité, peut-être le ferais-je aller en faveur des Brinkmann.

En réitérant cette comparaison sur des charges acoustiques plus faciles comme les Vivid Audio S12, l'impression globale reste la même.

L'image stéréo est aussi un peu moins large avec les allemands qu'avec les japonais. Mais la douceur, la suavité et la richesse tonale sont du côté des Brinkmann.

Le niveau de détail est globalement similaire entre les deux paires d'amplificateurs, et seule la dynamique et les attaques de notes sont légèrement moins incisives avec les blocs noirs, permettant aussi aux instruments à cordes d'être plus soyeux et conformes à la réalité du concert.

Là encore, le match est remporté par les Allemands. Allemagne : 2 - Japon : 0.

A l'écoute d'orchestres symphoniques, on pourrait néanmoins préférer le couple SPEC pour son coffre et son ampleur.

C'est après tout une question de goûts et de de priorités. Mais les Brinkmann me semblent globalement plus homogènes.



Audiophile-Magazine

Grand Frisson 2021



CONCLUSION :

Homogénéité est peut-être le maître mot pour qualifier la personnalité des blocs monophoniques Brinkmann. J'y rajouterais néanmoins le plaisir d'écoute, car ces amplificateurs ont su dévoiler leurs charmes en toutes circonstances. Pour un budget moitié moins élevé que mes anciens amplificateurs Luxman M800a, les allemands font à mon avis presque jeu égal, avec, il est vrai, une moindre réserve de puissance. Et si on s'attarde à lire les commentaires du constructeur, le bloc stéréo concentrerait l'essentiel des qualités des blocs monophoniques pour un prix réduit de moitié. À ce stade, c'est une véritable aubaine.

Nous leur attribuons donc tout naturellement notre meilleure recommandation d'achat. JC

Prix :

Brinkmann Mono (paire) : 14.990 €

Website :

<https://www.brinkmann-audio.de>

Distribution :

Prestige Audio Sélection.

<https://www.prestigeaudio-selection.fr>

REEDITION



Rédacteur : Joël Chevassus

Les tests de câbles audio sont toujours d'un grand ennui à double titre :

- tout d'abord parce qu'il n'y a pas grand chose à investiguer sur le plan technique, à part des secrets de fabrication bien protégés et qui n'indiqueront généralement pas grand chose quant à leur efficacité,

- mais aussi parce qu'ils sont souvent décevants au regard de leurs prix de commercialisation. Le rapport qualité prix est sans doute une préoccupation assez éloignée des fabricants de câbles, complètement aspirés par une spirale inflationniste qui ne semble avoir aucune limite...

Cela m'arrive néanmoins de solliciter un essai lorsque je me dis qu'il y a peut-être une exception à la règle, comme cela a été le

cas dernièrement des câbles d'Israel Blume de Coincident Speaker Technology.

Ces exceptions sont souvent le fruit d'initiatives de petits fabricants ou d'entrepreneurs individuels, lorsqu'il ne s'agit tout bonnement pas d'une activité totalement secondaire.

C'est d'ailleurs dans ce cas assez compliqué d'obtenir des exemplaires de prêt mais c'est néanmoins possible, et cette fois c'est vers les États Unis d'Amérique que se situe la présumée perle rare, si l'on se fie à quelques témoignages glanés sur le net à propos de Dave Cahoon et sa marque de câbles ZenWave Audio.

Pour l'occasion, Dave, intéressé par l'idée de développer une distribution en Europe, m'a envoyé ses best sellers, les câbles de

modulation ZenWave Audio D4 XLR et leur équivalent en câble numérique RCA.

Mais présentons Dave Cahoon avant d'entrer dans le vif du sujet. Dave est diplômé en génie mécanique de l'université du Colorado à Boulder.

Cela fait plus de 25 ans que Dave Cahoon réalise des câbles. Ayant une âme d'artisan, il a possédé un atelier de soudure automobile avant même d'être diplômé.

Cela illustre bien le fait qu'il aime avant tout concevoir ses propres produits et les réaliser par lui-même. Bienvenue au royaume du DIY, territoire de prédilection des fabricants de câbles !

Mais il est juste de rappeler que Dave a plus de 25 ans d'expérience à son actif, ce qui le distinguera sans nul doute de toute la population de jeunes apprentis câbliers...



Le projet de Dave s'inscrit dans une démarche assez simple : obtenir la plus grande définition possible et la distorsion la plus faible. Pas de blabla technique ou mystique à propos de la conception de ses produits. J'aime bien ça...

Pour arriver à ses fins, Dave Cahoon a travaillé avec Neotech pour obtenir un des meilleurs conducteurs OCC (Ohno Continuous Cast).

Le conducteur employé dans le D4 est réalisé à base d'alliage d'argent et d'or OCC. Ce conducteur a pour vertu de conserver la résolution naturelle de l'argent sans pour autant en subir les désagréments habituels comme la dureté et le côté éthéré des timbres.

Il ne verse pas davantage dans l'opulence saturée dans le médium des grosses tresses de litz multibrins en cuivre OCC. Cet alliage aurait ainsi une sonorité beaucoup plus naturelle et réaliste que beaucoup d'autres câbles vendus pourtant bien plus chers.

Le revers de la médaille pour Dave reste le coût de production, très élevé, car ce conducteur reste plus onéreux que ceux en argent OCC utilisés par des Siltech et Wireworld dans leur haut de gamme, et également fabriqués par Neotech.

Contrairement à de nombreux concurrents, il a conçu son conducteur et l'a fait fabriquer sur demande spéciale. On est bien loin des câbles argents OCC standardisés qui donnent tous plus ou moins le même résultat, parfois spectaculaire, mais manquant souvent de naturel dans le haut de gamme, alors que c'est vraiment ce qu'on est en droit d'obtenir à ce prix !

Pour son entrée de gamme, Dave ne peut bien sûr pas proposer un conducteur argent

/ or OCC, et propose donc un conducteur cuivre UPOCC (à section rectangulaire) et des fiches RCA Furutech plaquées rhodium.

Pour 140 \$, difficile de trouver mieux. C'est la politique de prix possible quand les frais de distribution, de marketing et de publicité sont ramenés à zéro.

J'ajouterais également que c'est sans doute aussi le fruit d'un positionnement raisonnable, et d'une volonté affichée de maintenir des prix abordables.

Histoire d'enfoncer le clou, Dave Cahoon ajoute à cela une garantie à vie pour ses câbles. Rien que ça... on est loin des mesquineries de certains câbliers connus, dont les pratiques commerciales relèvent parfois davantage des marchandages de vendeurs de souk.

Mais revenons donc au haut de gamme, le câble de modulation D4, qui n'en est pas vraiment un puisqu'il y a au catalogue de ZenWave Audio un D5 légèrement plus onéreux et qui vient ajouter une touche de chaleur supplémentaire pour ceux qui trouvent le D4 un peu trop transparent ou pas assez opulent dans le bas médium.

Mais de l'avis du fabricant, son câble de modulation le plus naturel et bénéficiant de la meilleure résolution reste le D4, le D5 s'inscrivant davantage dans une logique de compensation sans pour autant être vraiment moins défini que le D4.

Il s'agit davantage d'une différence d'équilibre tonal pour ceux qui souhaitent un peu plus de chair autour de l'os ou tout simplement une balance tonale plus ancrée dans le bas médium...





Le D4 est disponible aussi bien en version RCA que XLR.

La version asymétrique RCA emploie des connecteurs haut de gamme de chez WBT, les 0102 Ag.

Tenez compte que rien que ces 4 fiches représentent déjà une valeur de plus de 250 €, à mettre en relation avec le prix de la paire de câbles !

Les 0102 Ag ont une masse minimum du conducteur fait d'argent fin. L'argent a été choisi pour ses qualités de conductivité électrique, sa rapidité et la finesse des informations qu'il laisse passer.

Les éléments en argent sont traités de manière à ne subir aucune corrosion ou migration néfaste à la qualité du contact. La particularité de ce modèle réside dans sa bande passante qui monte jusqu'à 200 MHz, bien au-delà de la norme usuelle pour les prises RCA.

Et comme si cela ne suffisait pas, Dave Cahoon a modifié les bagues de serrage en y ajoutant un revêtement en Téflon afin de réduire encore les vibrations parasites. Plutôt pas mal dans cette gamme de prix ! En ce qui concerne les versions symétriques, Dave Cahoon a opté pour des fiches Furutech CF-600.

Là encore, le fabricant n'a pas lésiné avec la qualité puisque ces connecteurs dotés de contacts plaqués rhodium avec un corps en fibre de carbone et inox coûtent plus de 100 € l'unité !

Ils ont fait l'objet du procédé anti magnétique propriétaire « Alpha » de Furutech, basé sur une cryogénisation à l'azote liquide et une soumission de ces mêmes métaux à un puissant champs magnétique circulaire afin de démagnétiser complètement le connecteur.

En ce qui concerne les conducteurs transmettant le signal (point chaud et point froid), ils sont réalisés avec des brins (4) de Neotech 26g (0,4 mm) UPOCC argent / or (réalisés par Neotech sur cahier des charges), et isolés par une gaine Téflon.

Le conducteur reliant la broche de masse est réalisé avec 6 brins de Neotech 26g (0,4 mm) UPOCC en version argent pur, avec le même gainage Téflon.

Nous n'en saurons guère plus sur la composition de ces conducteurs car on touche là les secrets de fabrication de l'ami Dave... Précisons seulement que la gaine externe est réalisée à partir d'une gaine coton.

IMPRESSIONS DECOUTE :

Il est difficile de trouver le juste compromis dans un câble de modulation. On change de cordon et on a l'impression d'avoir gagné quelque part puis, après réflexion, d'avoir perdu ailleurs.

La vie est ainsi faite et sans doute la perfection n'est pas de ce monde. Il y a également des changements spectaculaires et d'autres qui sont à la marge, presque indétectables pour une oreille peu exercée.

J'ai tendance à me méfier des premiers, car ceux-ci résultent bien souvent d'une personnalité trop marquée, et donc d'une neutralité plutôt discutable.

J'apprécie davantage les seconds si je perçois cette discrète variation comme une subtile amélioration et par conséquent un renforcement de l'équilibre global d'une chaîne qui s'est établi au fil du temps. C'est ainsi que les câbles de chez Grimm Audio et Coincident Speaker Technology se sont imposés comme des éléments

constitutifs d'une certaine neutralité et transparence, même si j'ai pu avoir entre les mains des candidats plus opulents et riches en matière de timbres.

D'autres comme l'Esprit Eurêka m'ont impressionné par le surcroît de matière qu'ils apportaient à la musique, bien que j'ai toujours un doute sur le fait que cet apport soit systématique ou non, mais m'ont dissuadé par le prix demandé pour un tel niveau de générosité tonale.

Le ZenWave Audio D4 échappe pourtant à tous ces codes :

Premièrement, il s'est trouvé à mi-chemin dans mon système entre le changement d'ordre spectaculaire et celui éminemment subtil. Les caractéristiques des ZenWave Audio D4 par rapport à mes câbles de référence sont bien nettes, et en même temps, ils ne m'ont pas donné l'impression de transfigurer ma chaîne Hi-fi.

Ils apportent néanmoins beaucoup plus de précision dans la reproduction des timbres des instruments.

Et ils le font de façon très naturelle. Ça me rappelle d'une certaine façon les câbles Entreq bien que je puisse difficilement cerner l'apport d'un seul câble isolé au sein de la solution très systémique que propose le câblage suédois.

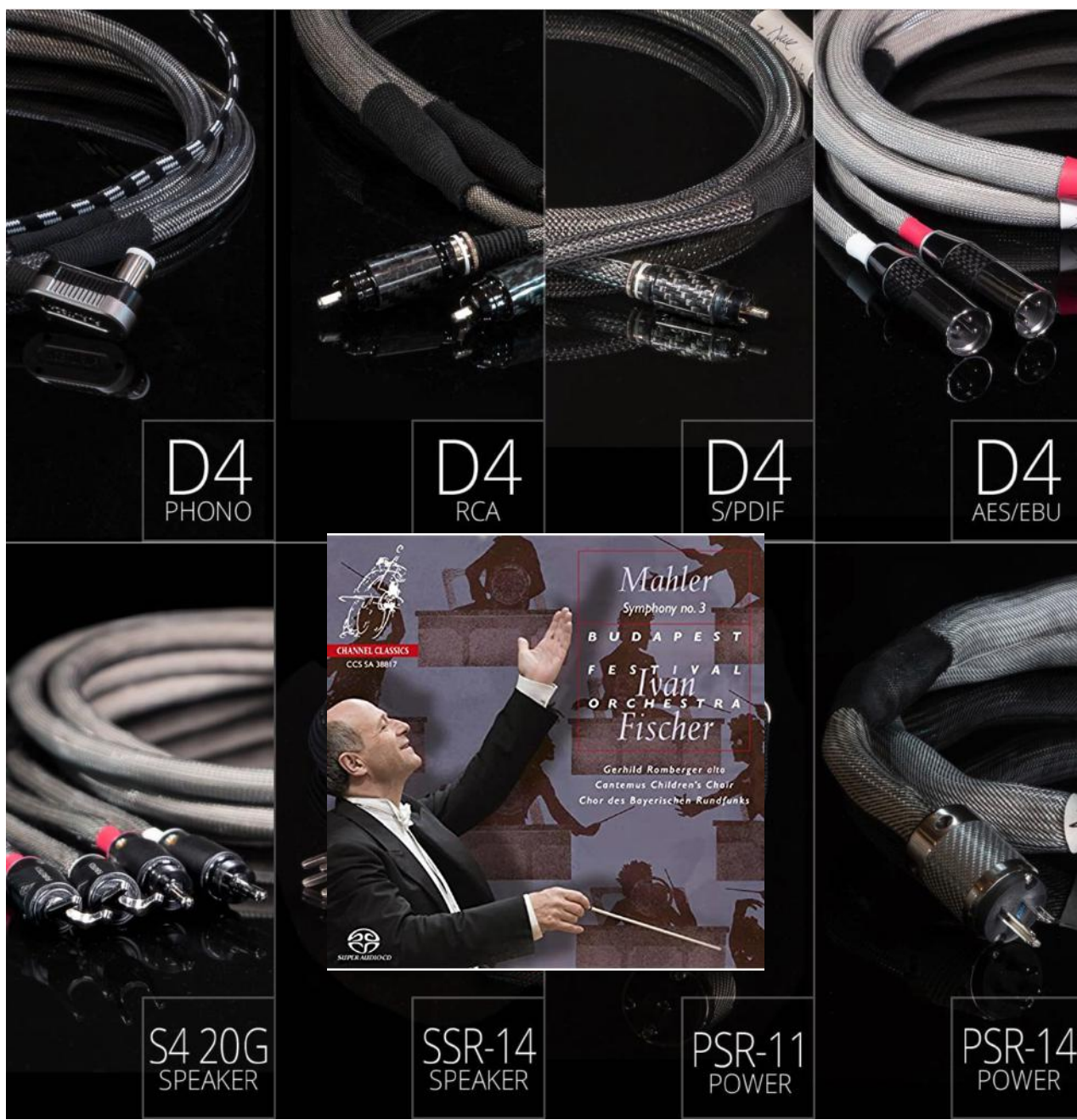
En d'autres termes plus imagés, cette nette amélioration des timbres ne ressemble pas à une injection de Botox : on garde énormément d'aération (compromis particulièrement difficile à obtenir) et de transparence.

J'ai trouvé ainsi dans le D4 une grande élégance. Il est rapide, dynamique, doux, holographique et respectueux des timbres. Ça fait beaucoup pour un seul câble... et c'est le câble de modulation que j'ai pu tester chez moi qui m'a le plus convaincu à ce jour.

Son extrême transparence fait qu'il se révélera en fonction du niveau de résolution et d'équilibre du système. C'est typiquement l'accessoire qui brillera sur de grosses installations, même si on perçoit déjà sa valeur ajoutée sur des installations plus modestes.

Il conserve ainsi la scène 3D si appréciable avec les Grimm TPM et également l'énergie et la fluidité des Coincident Statement, tout en allant plus loin en matière de détails et de timbres, et sans travestir la réalité. Bingo !

A l'écoute de la 3ème symphonie de Gustav Mahler par l'Orchestre de Dortmund (direction Adam Fischer) dans son 5ème mouvement, les voix du chœur sont particulièrement bien focalisées. Il y a un peu moins de profondeur qu'avec le Coincident Speaker Technology (CST) et on a la sensation de s'être avancé d'une bonne dizaine de rangs dans la salle de concert.



La restitution du ZenWave est également un peu moins tendue, mais le gain essentiel se fait sur les timbres.

Il y a davantage d'humanité qui se dégage de cette écoute et la musique semble plus apaisée bien qu'on n'ait pas l'impression d'avoir perdu de l'énergie. On est vraiment tenté ici d'utiliser cette expression galvaudée d'une plus grande musicalité.

En passant sur la paire de Lawrence Audio Dove à peine arrivée chez moi pour test, le ZenWave D4 fait néanmoins ressortir plus nettement l'absence de rodage des enceintes. C'est bien le signe que la transparence de ces D4, peut être à double tranchant : si le reste du système sonne raide, ce n'est clairement pas le ZenWave D4 qui va résoudre le problème...



Sur le 1er mouvement du concerto pour violon « Rhapsody and Fantasia » de Tan Dun, la même amélioration sensible des timbres se fait ressentir.

On perçoit davantage les nuances du frottement de l'archet sur les cordes du violon de Eldbjørg Hemsing. Il y a encore un peu moins de profondeur de scène qu'avec mes deux protagonistes Grimm TPM et CST Statement, mais cela ne nuit en rien à la qualité et la précision de l'image stéréo.

Ce qui est impressionnant par rapport au CST Statement, c'est que le ZenWave D4 parvient presque à moduler le phrasé du violon aussi précisément, alors que c'est vraiment le point fort du canadien.

Passons maintenant à l'écoute du câble spdif.

J'ai pu comparer le ZenWave D4 digital avec 3 autres câbles de ma collection : un câble d'entrée de gamme Legato, un câble Skywire Audio 2000 et un haut de gamme Esprit Lumina.

Le Legato est un bon cran en dessous des trois autres : peu détaillé, montant et avec une image assez peu structurée.

Le Skywire mise sur les timbres, la douceur et peut-être sur une rondeur un peu systématique, mais très agréable à l'écoute. La scène sonore est ample et plutôt bien focalisée.

Le Lumina monte la barre d'un ou deux crans avec un niveau de détail bien plus élevé et une image stéréo plus structurée et stable.

Il détimbre par contre légèrement par rapport au Skywire 2000. Ce n'est pas un câble qui restituera beaucoup de chaleur ou de romantisme dans un système, et il faudra donc que le reste de la chaîne ne soit pas dans la même veine pour espérer bénéficier de timbres chaleureux.

Le ZenWave Audio se pose finalement comme une sorte de synthèse des qualités des deux précédents. Je dirais même qu'il respecte les timbres un peu mieux que le Skywire, car il fait ressortir davantage de diversité tonale. Les écarts micro-dynamiques sont également un peu mieux gérés qu'avec les trois autres.



À l'écoute du CD du quatuor Béla « Trois Frères de l'Orage » sur mon lecteur Esoteric Ko3 utilisé en mode transport et relié en spdif à mon DAC Audiomat Maestro 3 Référence, le ZenWave Audio D4 apporte davantage de contraste par rapport à ses concurrents d'un jour.

C'est essentiel lorsqu'on écoute de la musique de chambre de pouvoir bénéficier de cette précision et justesse tonale.

Cela change tout, car un quatuor peut bien sûr être pris comme ensemble, mais c'est aussi un dialogue entre instruments ayant leur identité propre bien que faisant partie d'une même famille.

Mais c'est aussi par la nuance dynamique et la précision des attaques que le ZenWave Audio D4 rend justice à cet hommage aux trois compositeurs juifs que sont Schulhoff, Haas et Krása.

Ainsi, la précision et la nervosité de ces quatuors ressort avec toute l'intensité qu'on n'aurait pu espérer.

Le câble Esprit Lumina offre également beaucoup de tension mais au travers d'un cadre un peu plus gris, confirmant donc une fois de plus l'intérêt de cet alliage d'or et d'argent OCC pour magnifier les timbres et le climat particulier associé à une œuvre chambriste.

CONCLUSION :

C'est souvent difficile d'être pleinement enthousiaste à la sortie d'un test de câbles : soit parce que leur impact sur la qualité du son est extrêmement limité, soit parce que le prix demandé semble disproportionné par rapport à leur coût de fabrication et leur statut d'accessoire.

Les ZenWave D4 de Dave Cahoon viennent néanmoins bouleverser l'ordre établi et j'ai rarement été autant charmé par des câbles de modulation dans cette gamme de prix. Le câble digital est également remarquable, bien qu'il soit moins approprié à mon écoute de musique haute résolution et de fichiers DSD.

Aussi, il va être extrêmement difficile pour moi de renvoyer ces câbles de modulation à leur expéditeur et je vais donc les conserver comme ma toute nouvelle référence, tant en termes de performance pure que de rapport qualité prix. Cela leur vaut amplement l'attribution d'un Grand Frisson 2019 ! JC

EPILOGUE :

A ce jour, j'utilise toujours le ZenWave D4 dans mon système. Il est encore depuis 3 ans une référence personnelle, et d'ailleurs le câble est toujours présent au catalogue du fabricant.

Quelques options supplémentaires sont apparues (le blindage notamment), et l'offre globale s'est élargie. Mais ces câbles de modulation ne donnent tout simplement pas l'envie d'en changer...

Prix actualisé 2021 : 1.899 \$ pour 1 mètre en XLR.

AEquo Stilla



Rédacteur : Joël Chevassus

La Stilla est une enceinte trois voies compacte et élégante. Pour les deux représentants du constructeur, Ivo Sparidaens et Paul Rassin, elle représente une déclinaison du précédent modèle plus ambitieux et onéreux, l'Ensis, tout en étant capable de faire presque aussi bien en termes de performances, dont acte...

A la sortie du carton, on constate en effet que cette enceinte est particulièrement bien finie, moderne et esthétique, avec un design tout scandinave, bien que néerlandais.

Le cabinet strié et élancé n'est d'ailleurs pas sans me rappeler certains modèles du constructeur danois Gamut ou de l'allemand Gauder Akustik...

La comparaison s'arrête là et la caisse de la Stilla, d'ailleurs qualifiée de « coque de bateau », est subtilement appairée à un déflecteur arrière de forme elliptique,

permettant de réduire les résonances internes de l'onde arrière de chaque haut-parleur.

Pas de bois ici, mais une matière synthétique incorporant de la céramique thermoformée, assez proche du Corian, mais avec des tolérances supérieures, et qui permet de rigidifier complètement l'ensemble.

Les feuilles de ce matériau secret baptisé "Pierre Artificielle" sont chauffées avant qu'une presse de 20 tonnes ne les plie pour leur donner la forme souhaitée dans des moules de précision.

Les haut-parleurs utilisés sont réalisés sur cahier des charges chez ScanSpeak. Les deux woofers internes en papier sont recouverts de Nomex et son orientés en diagonale afin de mieux exploiter les avantages liés à l'annulation des forces. Chaque woofer dispose de son amplificateur de type nCore de 250 watts

et est relié à une tuyère verticale évasée à sa base et redirigé vers l'avant de l'enceinte.

Le système de guide d'ondes haute fréquence EHDL™ redistribue une partie de l'énergie verticale en énergie horizontale afin que la scène sonore ne souffre pas des réflexions du sol et du plafond. La directivité optimisée autorise ainsi en théorie d'excellents résultats même dans des environnements acoustiquement imparfaits.

Le médium Ensis dont la Stilla a hérité combine un cône en polypropylène auto-amorti chargé de minéraux avec un système de moteur symétrique très rapide de style Accuton.

Comme Ensis, ce haut-parleur central n'est équipé que d'un seul filtre passe-bas de premier ordre (6dB / octave) à 2 kHz.

Le recouvrement interne des woofers filtré en passe-bas également en second ordre vers 100 Hz est purement mécanique. Cela évite d'utiliser le classique passe-haut dans le médium des enceintes classiques habituelles.

La Stilla est donc davantage une deux voies équipée d'un subwoofer actif qu'une colonne trois voies conventionnelle.

Les haut-parleurs de grave de 7 pouces utilisés sur la Stilla embarquent les dernières avancées de ScanSpeak en matière d'intégration d'un cône à longue portée avec un moteur ultra-rapide.

Le nouveau tweeter à dôme souple d'Æquo Audio pour Stilla arbore le même flux magnétique optimisé que le tweeter "Ensis", tout en améliorant la dispersion latérale afin de limiter les réflexions au sol et au plafond.

La conception de l'enceinte est fondamentalement basée sur l'objectif de proposer l'enceinte la plus fine possible

capable de délivrer des prestations sonores de haut niveau en s'affranchissant en grande partie de leur environnement acoustique.

Je comprends donc que ce travail a été centré autour d'un compromis globalement acceptable, et impactant forcément les coûts de fabrication.

Difficile néanmoins pour une enceinte, aussi onéreuse et sophistiquée soit-elle, de s'affranchir totalement de son environnement acoustique. Mais force est de constater que les ingénieurs d'Æquo Audio ont vraiment essayé de trouver des astuces permettant de faire de la Stilla une enceinte particulièrement adaptée aux contraintes des pièces de vie modernes et réverbérantes. Tenir compte des modes de vie et des habitudes de consommation, n'est-ce pas finalement un premier pas vers une démarche de qualité produit ?

Pour ce faire, La palette de matériaux utilisés est relativement large : la pierre

artificielle "maison", le contreplaqué scandinave, l'aggloméré haute densité, l'aluminium, et la laine de mouton haute densité pour l'amortissement interne.

Les connecteurs sont des borniers WBT pour le câble d'enceinte, et des SpeakOn pour le cordon d'alimentation secteur de 3 mètres.

Il est vrai que l'utilisation de ce type d'enceintes semi-actives nécessite d'avoir un peu de longueur de câble afin de pouvoir les relier à la fois aux amplificateurs et au secteur.

L'impédance nominale de 8 Ω et une sensibilité de 90 dB rendent compatibles les Stilla avec un large panel d'amplificateurs.

Leurs dimensions compactes de 107 cm de hauteur par 16 cm de largeur et 26 cm de profondeur, ainsi que leur poids plume de 20 kg, en font des enceintes logeables dans des espaces plutôt restreints.

La sensibilité de 2,83 V du caisson actif est





standard et la bande passante revendiquée de 18 Hz à 35 000 Hz me semble un peu optimiste.

Au dessus de l'enceinte, deux potentiomètres permettent un réglage du grave pour accorder les Stilla plus finement à la taille de la pièce (allant de XXS à XXL) et à son positionnement par rapport aux murs latéraux. Un réglage manuel de l'inclinaison du cabinet permet également de mieux adapter l'enceinte à son environnement ainsi qu'à la position d'écoute. La finition standard proposée est un blanc mat, assez élégant. D'autres finitions en d'autres coloris ou en bois sont disponibles en option, mais contre un surcoût pouvant monter jusqu'à 6.000 €. Des coloris différents peuvent être également choisis pour les pieds, et Aequo va jusqu'à proposer des câbles secteurs et haut-parleurs de différentes qualités.

IMPRESSIONS DECOUTE :

Les petites colonnes se sont de toute évidence bien adaptées à la taille de ma salle dédiée.

Pas besoin d'ailleurs d'utiliser le réglage de la taille de pièce puisque la position neutre a restitué une image stéréo toute aussi convaincante que celle réservée aux grandes salles, tout en préservant une qualité de timbres optimale.

En tournant le potard vers l'extrême droite, j'ai obtenu davantage de grave mais presque trop, puisque la lisibilité générale s'en est trouvée amoindrie. Pas une mauvaise nouvelle qu'on ne soit finalement pas trop tributaire des réglages...

Ces colonnes de dimensions modestes ne sont effectivement pas en reste pour remplir une salle de grande taille, du moment que leur positionnement est correctement réalisé.

En revanche, il ne faut pas attendre d'un si petit format de haut-parleurs et de charge acoustique une articulation à la hauteur des Vivid ou de grosses JBL. La physique impose inévitablement ses limites... et parfois certains montages plus classiques parviennent à creuser l'écart vis-à-vis des Stilla.

Les Illumine HEFA en l'occurrence me restituent un résultat plus vivant et dynamique, sans conteste moins lissé que les AEquo Stilla, délivrant plus de grave,

mais au prix d'une image stéréo moins structurée et moins profonde que ces jolies enceintes blanches.

Mais sur le reste, la diversité tonale, la tension naturelle de la musique, la largeur de l'image stéréo, l'homogénéité sur l'ensemble de la passante, toutes ces qualités reviennent aux enceintes d'Alexandre Chamagne !

Cela laisse à réfléchir lorsqu'on regarde le prix des enceintes du constructeur de Mutzig...

Bien évidemment, les Stilla permettent d'utiliser une large palette d'amplificateurs qui ne sera pas forcément la caractéristique de n'importe quelle autre paire d'enceintes.

Et puis les réglages permettent un réglage fin qu'on ne pourra obtenir (ou pas) avec d'autres qu'en les repositionnant dans la salle d'écoute.

C'est ce que j'ai pu constater en redescendant les Stilla dans mon salon du rez-de-chaussée : leur architecture leur permet de s'adapter assez facilement à un changement d'acoustique. Très proches du mur arrière et moins espacées, elle parviennent à conserver la même qualité de focalisation et de réponse dans le grave.

La contrebasse de Brian Bromberg sur l'album « Wood » est étonnement pleine, avec une fondamentale très solide, mais distillant aussi une complexité harmonique dans l'infra-grave que je n'aurais pas soupçonnée.

Je leur ai trouvé plus d'articulation, une meilleure aptitude à retranscrire la micro dynamique, que lorsque je les ai auditionnées dans ma salle dédiée, signe peut-être qu'il ne faut pas que la grenouille se fasse plus grosse que le bœuf...

Sur l'album de David Neeman « Noir Lac », la voix de Krystle Warren m'a parue plus articulée dans cette configuration d'écoute de proximité plutôt que dans ma

salle dédiée où il manquait de nuances et de détails.

Et pourtant, la source numérique utilisée dans mon auditorium est normalement un bon cran au-dessus du HiFi Rose, il faut donc croire que ces enceintes sont quand même plus adaptées à un environnement domestique, une pièce de vie classique, qu'à une salle conçue spécialement pour l'écoute de la musique.

L'apparence soignée et le format élancé peu encombrant viennent d'ailleurs confirmer cela.

Et puis les réglages de l'enceinte ont toute leur utilité dans une pièce où il y a vraiment quelque chose à corriger.

Reste le prix, clairement élevé pour une enceinte de ce format.

Si on regarde attentivement le raffinement de conception de ces enceintes, on n'a pas l'impression pour autant que le prix soit injustifié. Il y a peu de concurrentes qui embarquent autant de sophistication dans autant de compacité. Peut-être les Leedh E2, mais on ne s'y retrouvera ni sur l'extension dans le grave, ni sur la facilité de placement.

Les enceintes de Gilles Milot ont en effet bien plus d'exigences en matière de positionnement dans la salle d'écoute... Mais c'est évident qu'il y a de la concurrence à ce niveau de budget. Et la décision d'achat devra se faire en intégrant tous les paramètres, et notamment l'esthétique ainsi que le faible encombrement.

Car dans l'offre actuellement disponible des enceintes avec une section de grave amplifiée et possibilité de réglage, les AvantGarde TA XD sont une très intéressante proposition, moins onéreuse et tout aussi bien finie, mais prenant évidemment plus de place dans un salon...

CONCLUSION :

C'est une proposition singulière que ces AEquo Stilla, à mi-chemin entre l'enceinte active professionnelle et l'objet décoratif d'une pièce de vie.

Il leur faudra donc trouver leur public, dans un marché déjà très encombré, mais où la singularité peut néanmoins s'avérer un choix judicieux.

Si le faible encombrement et l'adaptation à l'acoustique de votre salon sont des critères essentiels, alors les Stilla y répondent pleinement, méritant une écoute attentive dans cette zone tarifaire.

JC

Prix : 18.000 €

Fabricant : AEquo Audio

<https://www.aequoaudio.com/>

Distributeur : Prestige Audio Diffusion

<http://www.prestigeaudio-diffusion.fr/>





Music Cast WXA-50



Rédacteur : Thierry Nkaoua

« Small is beautiful » pour certains, « Big is successful » pour d'autres. L'univers de la HiFi oscille lui aussi, et parfois vacille, entre les deux. Production en grandes séries et grande distribution d'un côté, production limitée et boutiques spécialisées de l'autre...

Bien que possédant du matériel HiFi «big», entendez coûteux, j'ai assez récemment recherché un « tout-en-un » du côté de la grande distribution pour un usage assez spécifique. Mon cahier des charges était plutôt simple mais finalement assez contraignant:

- regrouper les fonctions transport numérique, convertisseur, amplificateur en un seul et même appareil le moins encombrant possible,
- pouvoir accéder au réseau en Wifi,
- obtenir une qualité audio suffisamment élevée pour tirer parti de mes moniteurs HiFi haut de gamme,
- Et tout ça pour un prix modéré.

Son rôle était d'alimenter des enceintes Klinger Favre D56, qui en plus d'écoutes standard, sont utilisées pour « jouer » les instruments manquants en musique de chambre et concertos.

Après de nombreuses recherches et essais, mon choix s'est arrêté sur le Yamaha Music Cast WXA-50, sorti il y a déjà quelques années. Cet article concerne donc un appareil que je possède et utilise régulièrement depuis plusieurs mois.

Comme pour tous les dispositifs de ce type, un smartphone ou une tablette est indispensable.

L'application Music Cast de Yamaha, disponible sous Android et IOS, est gratuite et simplifie grandement l'installation et l'utilisation du WXA-50 : un câble secteur, des câbles enceintes, un câble réseau ou un réseau wifi et l'application Music Cast se charge de tout pour la configuration et pour l'utilisation.

Malgré des dimensions modestes (25 cm de large et 5 cm de hauteur), le WXA-50 joue les costauds et pèse près de 2 kg, ce qui m'a un peu surpris à la première prise en mains.

Costaud aussi en terme d'entrées/sorties: l'appareil propose une entrée Ethernet, Wifi, une entrée USB pour clé ou disque portable, le Bluetooth, l'Airplay, une entrée Toslink, et deux entrées RCA analogiques auxiliaires.

Le Music Cast WXA-50 gère aussi les radios internet, ainsi que le streaming Qobuz, Napster, Spotify, Juke et Tidal. Dans sa grande générosité, Yamaha ajoute aux sorties enceintes une sortie subwoofer.

Difficile d'en avoir d'avantage ! Il n'y a de toute façon plus d'espace disponible sur le panneau arrière. Une toute petite télécommande est aussi fournie pour les allergiques du smartphone.

En terme de décodage des fichiers de musique dématérialisée, sont lues les pistes PCM en format Flac/Wave/Aiff jusqu'à une résolution maximale de 24 bit /192 kHz.

Plus étonnant pour un appareil de cette «catégorie», le DSD128 (5.6 MHz) est accepté et traité nativement (je ne l'ai à vrai dire vérifié que sur l'entrée réseau du Music Cast avec un serveur UPNP).

Il est difficile d'avoir les spécifications complètes de la partie conversion, sauf à entièrement démonter l'appareil, ce que je n'ai pas fait. Il semble néanmoins que la partie conversion soit confiée à une puce ESS Sabre 9006A à 8 canaux.

L'amplification est prise en charge par un module Icepower ICE125ASX2 (classe D) qui intègre sa propre alimentation à découpage. Il présente des performances annoncées intéressantes, 150W sous 8 ohm à THD+N 1%.

Yamaha utilise le module Icepower en amplification de puissance, assez loin du

maximum de puissance possible pour limiter les distorsions:

55W sous 8 ohm, 105W sous 4 ohms à THD+N 0.06% de 20 à 20 kHz.

Le volume est géré numériquement, pas de volume analogique, à l'instar de nombreux appareils comme, dans une autre gamme, le DAC Mola Mola Tambaqui.

Bien que cela soit une amplification Classe D, après quelques minutes d'utilisation, j'ai constaté que le boîtier était relativement chaud (une trentaine de degrés). J'ai alors mieux compris l'intérêt des supports pour positionner l'appareil en mode vertical : une meilleure évacuation de la chaleur malgré des refroidisseurs, de la pâte thermique, et un petit ventilateur (que je n'ai jamais entendu).

Vous pouvez trouver sur le forum Audio Science Review des mesures assez complètes du WXA-50.

Bien que l'application Music Cast fournie par Yamaha soit complète et permette une

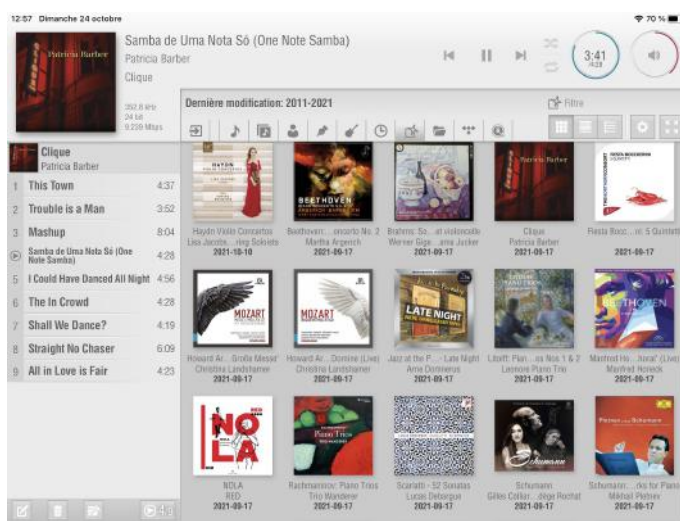
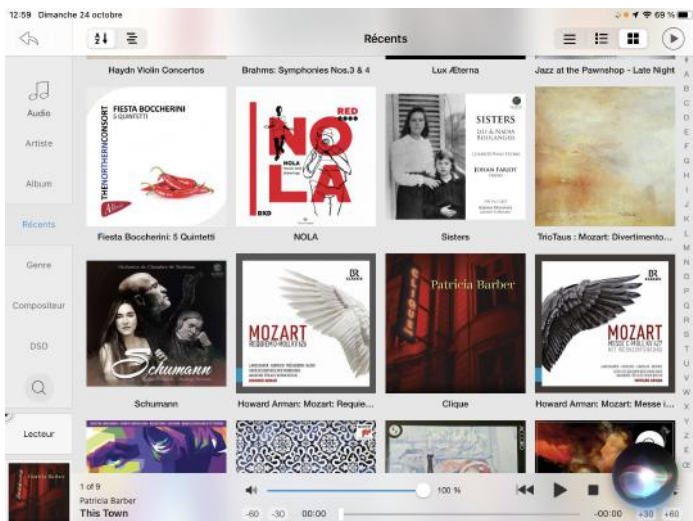
mise en service rapide et simple, son ergonomie d'utilisation au quotidien n'est pas vraiment satisfaisante : les accès à la playlist et piste en cours ne sont pas particulièrement intuitifs.

Ma préférence va ainsi vers d'autres applications, et notamment :

- Lumin App (IOS et Android) associée au serveur Minimserver + Bubbleupnpserver, (PC et Mac), avec intégration de Qobuz et Tidal, le tout étant gratuit,

- Jremote (IOS et Android) associée au serveur Jriver (PC et Mac), pour un coût certes pas gratuit mais néanmoins modéré, et sans intégration de Qobuz et Tidal.





IMPRESSIONS DECOUTE :

J'ai naturellement commencé par utiliser le WXA-50 dans sa pièce de destination avec les enceintes KF56.

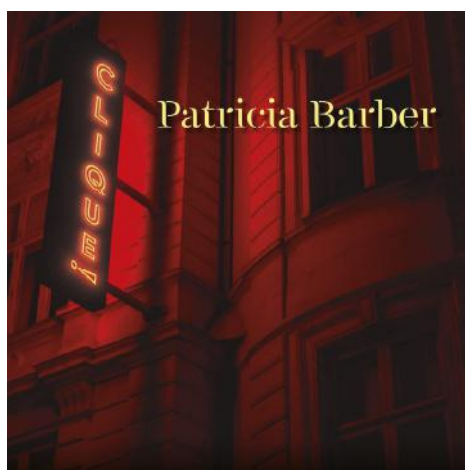
Je l'ai ensuite installé dans ma pièce HiFi principale sur des enceintes Vivid G3 et Vivid G2s (que Vivid m'a confiées pour un banc d'essai) pour une comparaison sans doute inhabituelle avec les électroniques Auralic G2.1/Mola Mola Tambaqui/Kinki EX-B7.

Dans « Clique », le dernier album de Patricia Barber, la prise de son de la contrebasse a visiblement bénéficié d'une attention toute particulière.

Sur les enceintes KF56, la restitution autant harmonique que dynamique de cette contrebasse est vraiment satisfaisante. L'image est aussi bien définie et stable.

Sur les enceintes Vivid, par comparaison avec mes électroniques de référence,

même si l'écoute reste très satisfaisante avec le Yamaha, le miracle ne se produit pas : un peu moins de fluidité, un peu moins d'impact, un peu moins de plénitude harmonique.



Avec le TrioTaus, dans sa merveilleuse interprétation du Divertimento K563 de Mozart, aucune frustration sur les KF D56. Autant les attaques d'archet que la balance entre les 3 instruments sont très bien restituées, y compris la pédale d'alto qui

vient subtilement en soutien du violon et du violoncelle dans l'Allegro initial.

Mais la réverbération naturelle de l'église Sofienberg en Norvège où a eu lieu la prise de son est définitivement mieux restituée par le trio Auralic G2.1/Mola Mola Tambaqui/Kinki EX-B7 sur les enceintes Vivid. Moins de 3D avec le Yamaha.



Pour terminer, j'ai utilisé l'une des pistes très « difficiles » de l'album Crown Imperial de Reference Recordings, Kammermusik 7 de Paul Hindemith par Jerry Junkin. Techniquement, la plage dynamique est de 19, musicalement on est en présence d'un orchestre et d'un orgue. Il est courant que cette piste donne l'impression « d'un brouhaha », alors





qu'elle est pourtant très bien enregistrée et mixée.

Sur les KF D56, on n'obtient pas le « plat de spaghetti sonore » auquel on aurait pu s'attendre. Excellente surprise!

Sur les Vivid, non plus, mais avec un rendement plus faible et une pièce plus grande, je suis obligé de pousser le volume au maximum sans atteindre un niveau sonore satisfaisant. La lisibilité des cuivres et orgue jouant simultanément est correcte avec le Yamaha mais nettement meilleure encore avec mes électroniques de référence.

CONCLUSION :

Ce petit Yamaha WXA-50 en donne vraiment beaucoup pour un prix qui me semble modéré.

Son installation et sa configuration sont aisées.

A condition d'avoir des enceintes de rendement suffisant, il est capable de « tout » passer.



Il fait partie, à mon avis, des appareils qui bousculent la répartition budgétaire usuelle d'un système Hifi.

En effet, avec 500€ pour l'électronique, on peut consacrer le reste du budget aux enceintes, qui restent de mon point de vue LE maillon déterminant d'une chaîne, juste après la pièce d'écoute.

Avec ce Yamaha, on peut sans doute acquérir des enceintes de gamme supérieure, quitte à faire évoluer plus tard l'électronique.

Prix : 579 €

Fabricant : Yamaha
<https://fr.yamaha.com>

Critiques discographiques



Rédacteurs : Joël Chevassus / Thierry Nkaoua



Titre: Sisters

Artistes: Johan Farjot, Karine Deshayes (invitée)

Format: PCM 24 bit/96 kHz et CD

Ingénieur du son: Alban Sautour

Editeur/Label: Klarthe

Année: 2021

Genre: Musique classique

Intérêt du format HD : Réel

Replongeons-nous au tout début du XXème siècle, et essayez d'imaginer ce que représente l'attribution du prix de Rome à une femme (Lili Boulanger) et le second prix à une autre femme (Nadia Boulanger), quand il a fallu 4 tentatives à Berlioz pour l'obtenir.

Le destin de Lili a été tragique, disparue à 24 ans. Nadia quant à elle est « connue » comme compositrice, chef d'orchestre, pianiste et organiste. Parmi ses élèves, on peut remarquer George Gershwin, Leonard Bernstein ou Quincy Jones. Tout simplement.

Les deux soeurs Boulanger sont, de mon point de vue, deux immenses génies de la musique assez méconnues du grand public.

Aussi, quand Johan Farjot enregistre l'intégrale de la musique pour piano des deux soeurs, dont des inédits, je ne peux que me précipiter.

Les oeuvres débordent d'humanité, d'émotions à fleur de peau, de variété de style, parfois jazzy, parfois intimistes.

Un immense merci à Johan Farjot d'avoir pris cette initiative. Johan Farjot est un immense pianiste et musicien. Son toucher est plein de finesse et de grâce, il met ces oeuvres à la portée de tous, avec un mélange de respect du texte et de totale appropriation.

L'ingénieur du son qui figure dans les remerciements sans mention explicite de son nom est aussi à remercier pour la qualité de l'enregistrement.

Le livret fourni avec le CD est passionnant.

J'espère que cet album permettra à de nombreux mélomanes de découvrir ces deux compositrices hors normes. **TNK**



Titre: Petru Iuga / Oliver Triendl

Artistes: Petru Iuga (contrebasse), Oliver Triendl (piano).

Format: PCM 24 bit, 96 kHz

Ingénieur du son: Bernhard Hanke.

Editeur/Label: Solo Musica

Année: 2021

Genre: Musique classique

Intérêt du format HD: Réel

Le contrebassiste roumain Petru Iuga livre ici un bel hommage au répertoire chambriste dédié à son instrument. Deux sonates pour contrebasse et piano viennent encadrer deux sonates pour contrebasse seule.

La sonate de Schubert D821, initialement écrite pour l'arpeggione, et outre sa nature consensuelle en comparaison des autres oeuvres de la programmation, met parfaitement en exergue la complicité entre les deux protagonistes.

C'est une interprétation d'une grande fraîcheur, évitant les excès de pathos, de vibrato trop appuyé ou d'accélération trop vives. On ressent ainsi une certaine maturité vis-à-vis de l'oeuvre et la retenue des deux interprètes n'a d'égale que leur justesse. Un moment d'une exquise subtilité !

Les passages solo des sonates opus 108 de Weinberg et opus 58 de Yuri Levitin sont plus difficiles d'accès pour le néophyte de la contrebasse en tant qu'instrument soliste.

La sonate de Weinberg donne néanmoins la mesure de la virtuosité du contrebassiste roumain. C'est évidemment un art que de faire chanter une contrebasse en faisant ressortir autant de subtiles nuances.

La sonate d'Hindemith pour contrebasse et piano redonne une vraie respiration à l'instrument de Petru Iuga. C'est beau, la composition est magnifique, et elle semble particulièrement bien servie par les deux protagonistes.

Paul Hindemith fut, lorsqu'il publia sa Sonate pour contrebasse et piano en 1949, le premier compositeur de renommée internationale à dédier une telle oeuvre à la contrebasse. Alors que les premier et deuxième mouvements de cette composition forment de courtes miniatures ressemblant à des scherzos, le mouvement final, métriquement indépendant et fondamentalement lent, se développe en un point culminant. Un récitatif sous forme de dialogue libre entre les deux instruments conduit à une coda – un passage de chant sans prétention et gracieux – qui met fin brusquement au mouvement et à la sonate. C'est ainsi un très agréable et intime moment que l'on passe avec cet instrument, et auquel se joint un piano particulièrement complice et chantant. A recommander sans aucune réserve ! **JC**



Titre: Hommage à Armin Jordan – Bloch / Dutilleux.
Artistes: François Guye (violoncelle), Orchestre de la Suisse Romande (direction Armin Jordan).
Format: PCM 16 bit, 44,1 kHz
Ingénieurs du son: Françoise et Michel Garcin, JP. Bouquet
Editeur/Label: Cascavelle
Année: 2021
Genre: Musique contemporaine
Intérêt du format HD : format CD uniquement

En 1990, le label Cascavelle enregistrait au Victoria Hall Schelomo, Rhapsodie hébraïque pour violoncelle et orchestre d'Ernest Bloch, avec François Guye en soliste et l'Orchestre de Suisse Romande (OSR), dirigé par le regretté chef Armin Jordan.

Il manquait clairement une autre œuvre pour compléter ce disque mais l'occasion tarda à se présenter. Il fallut ainsi 30 ans pour terminer ce projet initié de longue date.

Et c'est finalement grâce aux archives de la Radio Télévision Suisse, que ce CD peut voir le jour en ajoutant à la Rhapsodie hébraïque une belle version de concert de « Tout un monde lointain » d'Henri Dutilleux, avec le même soliste, François Guye.

Le violoncelliste déclare d'ailleurs ces mots très éloquents à propos de son ancien partenaire :

« C'est dire ma joie lorsqu'Armin Jordan me propose de jouer Schelomo à Genève et à Lausanne, puis en tournée aux Etats-Unis et enfin, d'en réaliser un enregistrement. Armin, c'est tout simplement la Rolls des accompagnateurs ! Sa culture musicale universelle, son empathie envers les musiciens et, par-dessus tout, la passion qui l'animait de se mettre d'une façon chambriste au service du soliste, rendait la tâche si agréable, si stimulante... Aucun esprit de compétition mais une osmose de tous les instants, attentif qu'il était au moindre rubato, au plus petit changement de couleur, à une envie soudaine que l'on éprouvait de «faire différemment» et qu'il était capable de répercuter à la seconde auprès de l'orchestre. »

Alors, est-ce que cela transparaît dans ce document d'archives, puisqu'il faut bien considérer ce CD comme un témoignage rare des grands jours de l'OSR ?

Oui, ostensiblement. Il y a dans l'interprétation de ces deux œuvres du répertoire contemporain toute la finesse requise pour camper les différentes ambiances, certes angoissantes, qui se succèdent.

Avec une qualité technique très convenable, ce disque vous captive du début jusqu'à la fin. C'est l'osmose entre soliste et orchestre qui ressort globalement de cet enregistrement. Et bien que François Guye ne rivalise pas totalement avec les précédentes et plus récentes versions de Christian Poltéra et Emmanuelle Bertrand, il m'a été impossible de m'ennuyer tellement la performance d'ensemble est captivante.

Plus qu'un simple hommage, un très grand moment musical ! JC



Titre: Poème

Artistes: Olivier Pons (violon), Folke Gräsbeck (piano)

Format: PCM 16 bit, 44,1 kHz

Ingénieurs du son: Robi de Godzinsky, Antti Sjöholm

Éditeur/Label: Fuga

Année: 2021

Genre: Musique classique

Intérêt du format HD : format CD uniquement

C'est un disque qui semble être affreusement banal, voire un peu désuet. Et pourtant, dès les premières secondes, la magie opère.

En effet, le « Prélude et Allegro » de Fritz Kreisler vous captive instantanément. L'entente et la complicité entre Olivier Pons et Folke Gräsbeck est manifeste.

Il faut dire que ces deux-là jouent ensemble depuis de nombreuses années et se sont produits à diverses reprises en France et à l'étranger.

La prise de son est de très bonne facture également, ce qui permet d'apprécier les envolées des deux compères.

Ce récital réunit ainsi des œuvres de prédilection, ce « Prélude et Allegro » de Kreisler qui plaît tant aux violonistes, mais aussi la « Sérénade mélancolique » de Tchaikovsky, deux « Danses champêtres » de Sibelius, des pièces pour violon et piano d'Oskar Merikanto, la « Sonate numéro 2 en ré majeur » de Prokofiev pour conclure avec un enregistrement inédit du « Poème Opus 25 » d'Ernest Chausson !

Oui, j'ai révisé assez rapidement mon jugement initial car il n'y a rien de banal dans cette sélection, bien au contraire. Les deux protagonistes parviennent à communiquer leur amour de ce répertoire assez peu joué à notre époque, et témoin de la créativité de la fin du 19ème et du début du 20ème.

Une belle illustration de cette originalité est le répertoire pour violon et piano de Merikanto, composé à la fin de sa carrière en s'inspirant largement de ses précédentes créations de musique vocale mélodique.

Si la « Berceuse » peut paraître un peu caricaturale dans cette transcription du chant au violon (c'est néanmoins très habilement réalisé), l'« Air » et la « Chanson folklorique avec variation » me touchent droit au cœur.

La « Sonate numéro 2 » de Prokofiev est d'une élégance rare. Je suis resté impressionné par le phrasé et la musicalité d'Olivier Pons. C'est comme s'il arrivait à trouver une voie de traverse permettant de concilier les différentes facettes de l'écriture de Prokofiev. Il y a comme un équilibre entre le lyrisme et les côtés plus rugueux de cette sonate qui sont présentés ici dans une sorte de continuité naturelle et poétique.

Et que dire du Poème d'Ernest Chausson ?

Une œuvre longue (16 minutes) dédiée au violoniste Eugène Ysaÿe, qui représente sans nul doute le passage le plus poignant et lyrique de ce disque. Cet aspect est d'autant plus évident que le titre original de cette œuvre est « Le Chant de l'Amour Triomphant », inspirée d'une nouvelle de Tourgueniev, récit fantastique se passant dans la Ferrare du XVIème siècle. Étonnant que ce type d'adaptation (la pièce étant à l'origine écrite pour violon et orchestre), n'ait pas fait davantage d'émules. La prestation d'Olivier Pons est en tout cas ici remarquable, servie par un partenaire particulièrement sensible et respectueux des nuances.

Un très joli final pour un disque qui mérite amplement son Grand Frisson ! **JC**



Titre: Khandoshkin – Sonates, chansons russes pour violon solo

Artiste: Nicole Tamestit (violon)

Format: PCM 16 bit, 44,1 kHz

Ingénieurs du son: Pierre Bouyer, Manuel Mohino

Editeur/Label: Diligence

Année: 2021

Genre: Musique classique

Intérêt du format HD: format CD uniquement

La violoniste niçoise, membre émérite de l'orchestre des Champs-Élysées, a une passion pour la musique contemporaine et aime sortir des sentiers battus.

On l'a entendue notamment dans des œuvres de Sylvano Bussotti, de Giacinto Scelsi (avec le poème lyrique « Anahit » pour violon et orchestre), de Gérard Tamestit, particulièrement investie dans les œuvres pour violon solo de Luciano Berio (« Sequenza VIII »), Iannis Xenakis (« Mikka » et « Mikka "S" »).

Elle est souvent revenue à des répertoires plus conventionnels sans s'y laisser enfermer et toujours en quête de nouveaux horizons.

Nicole Tamestit est par essence une boulimique de découvertes et de savoir. Si certains musiciens arrivent à se nourrir d'un répertoire limité en le revisitant régulièrement, ce n'est clairement pas le cas de cette violoniste qui se passionne aujourd'hui pour le répertoire méconnu des compositeurs d'Europe de l'Est. Et puis c'est extrêmement rare de voir figurer dans le livret accompagnant le disque une citation du poète Ossip Mandelstam, signe d'une érudition certaine et d'un intérêt marqué pour la culture slave.

A ce titre, après s'être penchée sur les dernières œuvres du compositeur tchèque Franz Krommer, elle s'exalte dans ce tout dernier opus pour Ivan Khandoshkin, compositeur violoniste à la cour de Catherine II de Russie. Pour revenir au livret expliquant les motivations d'un tel choix, la bio du compositeur, le contexte historique et le ressenti ou la compréhension de l'interprète de ces œuvres, j'ai rarement pris autant de plaisir à le parcourir...

Les œuvres existantes de Khandoshkin comprennent six sonates pour violon et plusieurs cycles de variations basés sur des airs folkloriques. Sa musique (principalement pour le violon) est comparable à la musique de ses contemporains tels que l'élève de Giuseppe Tartini, Antonio Lolli (dont les cascades au violon ont précédé Paganini), Gaetano Pugnani, Ludwig Spohr et bien d'autres. Sa musique est longtemps restée oubliée en Europe de l'Ouest. Seules deux musiciennes, Elena Denisova (qui a enregistré trois de ses sonates pour violon pour Talking Music) et Anastasia Khitruk, ont essayé de populariser son œuvre. Finalement, Nicole Tamestit est la troisième à se passionner pour Khandoshkin et inscrit ainsi au programme de cet enregistrement, paru chez le label Diligence, trois sonates Opus 3 (1, 2 et 3) ainsi que deux Arias en ré mineur (1ère et seconde versions) et une chanson russe pour violon (en ré mineur également).

Première confrontation sérieuse en ce qui me concerne avec le sieur Khandoshkin.

Ce qui m'a frappé de prime abord est le parallèle évident entre la musique de Bach, de Paganini et celle de Khandoshkin. Au delà du contrepoint, il y a un rythme tout à fait singulier, authentique, et une liberté d'écriture qui joue avec les irrégularités, le rythme et la polyphonie.

La première sonate est sans aucun doute la plus riche des trois, en tout cas la plus complexe du point de vue de l'écriture. C'est quasiment un patchwork d'émotions : on y ressent successivement la passion, l'apaisement, le drame, voire le sens de la tragédie. Les deux suivantes sont moins tragiques, plus exaltées et optimistes, peut-être légèrement plus conventionnelles aussi. Mais il ne faut pas s'y tromper, elles distillent écoute après écoute un niveau de subtilité qu'on n'aurait pas attendu de la part d'un compositeur aussi méconnu.

Pour conclure, c'est à mon humble avis une superbe réalisation, tant technique qu'artistique avec un sens de la minutie hors du commun ainsi qu'une exaltation pour ces œuvres particulièrement communicative. Un véritable travail d'orfèvre et une jolie découverte ! **JC**

Parce que les audiophiles ont des gosses, et sont de toute façon restés de grands enfants...

Tim Baxter & les Orixas



"Quand le dernier arbre sera abattu, la dernière rivière empoisonnée, le dernier poisson capturé, alors vous découvrirez que l'argent ne se mange pas"

PROVERBE AMÉRINDIEN

Marcus Dias

A neuf heures le lendemain matin, Tim et Sarah entraient en salle des professeurs afin de rencontrer le professeur Marcus Dias. C'est à contre-cœur que Tim chercha la silhouette fantomatique qu'il avait vu au Consulat. Il finit par se renseigner afin de savoir où pouvait bien être le professeur. On lui répondit que ce dernier n'était pas encore arrivé et que sa soeur et lui n'avaient qu'à s'asseoir dans les fauteuils près de la porte d'entrée en l'attendant. Le professeur devait arriver d'un moment à l'autre car sa permanence ce matin débutait à neuf heures.

Après une demi-heure d'attente, Tim dit à sa soeur que le professeur Dias ne partageait apparemment pas le même attachement pour la ponctualité que Monsieur Winslaw.

- La ponctualité est à la fois une politesse et un luxe, répondit une voix derrière eux. A juste titre, on la qualifie de "politesse des rois". C'est malheureusement un luxe que je ne peux pas toujours me permettre, compte tenu des divers engagements qui encombrant mon agenda, me contraignant à courir sans cesse d'un endroit à l'autre.

Tim reconnut immédiatement la voix qui venait de retentir dans la salle des professeurs. C'était celle du professeur Marcus Dias. Tim n'eut pas le temps de s'excuser que ce dernier statua :

- L'incident est clos. Sachez quand même que la première des politesses que je vous rends est de vous consacrer un peu de mon temps afin de vous permettre de vous insérer au mieux au sein de votre nouvel établissement.

Marcus Dias les invita ensuite à le suivre. Ils traversèrent la cour de l'école pour se rendre à l'extérieur de l'enceinte de l'école.

- Où nous emmenez-vous, professeur ? demanda Sarah, particulièrement anxieuse.

- Je vous emmène faire une petite balade dans la ville, répondit Marcus Dias. Nous allons prendre le bus qui nous permettra de nous rendre au téléphérique du Pain de sucre. J'ai l'habitude de faire cette petite excursion avec les nouveaux arrivants, cela permet d'avoir un bon point de vue sur la ville et de pouvoir ainsi mieux en expliquer son organisation.

Tim eut franchement la sensation que Marcus Dias mentait sur ce point, et que cela n'était pas si fréquent d'emmener les nouveaux arrivants visiter la ville à l'improviste.

- Ne faut-il pas prévenir le secrétariat de l'école ? se hasarda à demander Tim.

- Je l'ai déjà fait avant de passer vous prendre, répondit Marcus Dias. Mais voilà notre bus qui arrive. Il nous conduira à deux pas du téléphérique en quinze minutes.

Tim fut rassuré de voir qu'ils n'étaient pas les seuls à attendre le bus dans lequel s'engouffrèrent beaucoup d'autres élèves. C'était en fait la navette qui reliait les deux principaux bâtiments de la British School, celui de Botafogo où étudiaient Tim et Sarah, et celui d'Urca, qui accueillait les classes supérieures. Le Pain de sucre se trouvait en effet à cinq minutes à pied de l'établissement d'Urca.

Lorsqu'ils descendirent du bus, Tim et Sarah se retrouvèrent au numéro 419 de l'avenue Pasteur, devant le second bâtiment de l'école. Celui-ci était de construction récente. Marcus Dias leur expliqua que ce bâtiment portait le nom de "Reid house", en mémoire du président du conseil d'administration de l'école, qui avait contribué à la construction de l'établissement au début des années 1990.

Ils aperçurent, dans le prolongement de l'avenue, le rocher massif auquel menait le premier téléphérique. Ils longèrent l'avenue Pasteur et furent rapidement devant le guichet où le professeur acheta trois billets pour monter au Pain de sucre.

Une fois montés en cabine, Marcus Dias commença son exposé sur la topographie de la ville qui se dévoilait progressivement, au fur et à mesure qu'ils s'élevaient. De loin, la ville ressemblait presque à une pieuvre dont les tentacules gris venaient s'enrouler autour des nombreuses collines qui se dressaient anarchiquement de part et d'autres. Ces collines semblaient pourtant vivre en totale harmonie avec les habitations. On ne parvenait d'ailleurs pas à déceler si c'étaient les collines qui venaient défier la ville, afin de lui rappeler la supériorité de la nature sur les hommes, ou bien si les rameaux d'habitations, qui s'étendaient jusque sur le flanc des collines, témoignaient du contrôle de l'homme sur son environnement. Une chose était néanmoins incontestable : la beauté du paysage que Tim et Sarah avaient pu admirer une première fois, certes brièvement, durant la phase d'atterrissage de l'avion qui les avait amenés à Rio.

Alors que le professeur commentait la particularité du relief de la baie de Rio, Tim s'aperçut que ce dernier avait les mains posées sur leurs épaules. Curieusement, les affreuses sensations que Tim avait ressenties au contact de Marcus Dias avaient disparu. Tim ne percevait pas la moindre agitation ni aucun signe de manifestation extrasensorielle. Ils arrivèrent à la station d'Urca et descendirent de la cabine pour en reprendre une autre qui devait les emmener au sommet du Pain de sucre.

Le spectacle devenait encore plus féérique. Seuls le passage des câbles du téléphérique ainsi que la saleté des vitres venaient entacher quelque peu la splendeur du panorama. Marcus Dias se tut afin de les laisser admirer le spectacle qui s'offrait à leurs yeux.

Lorsque leur ascension arriva à son terme, le petit groupe sortit et Marcus Dias reprit ses commentaires sur l'histoire et la géographie de Rio de Janeiro. Les enfants apprirent ainsi que le nom de la ville avait été donné par les explorateurs portugais qui, pénétrant dans la baie de Guanabara le premier

janvier 1502, crurent s'engager sur un fleuve et baptisèrent l'endroit "fleuve de janvier".

- Rio est le deuxième pôle d'activité économique du pays, après Sao Paulo, dit Marcus Dias. Ces deux villes délimitent d'ailleurs la partie sud-est du Brésil, de loin la plus dynamique du point de vue économique, même si l'Amazonie représente aujourd'hui un nouvel eldorado pour de nombreux investisseurs. Les sièges des principales sociétés opérant au Brésil sont installés soit à Rio, soit à Sao Paulo.

- Mais la capitale du Brésil est pourtant Brasilia. Pourquoi donc les entreprises n'y sont pas installées ? demanda Tim.

- Brasilia est la capitale administrative du Brésil, pas sa capitale économique, précisa le professeur Dias. Les entreprises installent très souvent leur Siège à l'endroit où elles sont nées. Or Brasilia n'est la capitale du pays que depuis très peu de temps, et elle représente parmi toutes les capitales au monde un des choix sans doute les plus arbitraires. Rien ne motivait en effet le choix de cet endroit, si ce n'est le fait qu'il puisse rééquilibrer le poids socio-économique que représentait depuis toujours le sud-est du pays. D'ailleurs, Brasilia est sortie du néant. C'est la volonté politique qui a fait naître cette ville. Mais en délocalisant une partie de la fonction publique vers le centre du pays, on n'a pas réussi pour autant à changer les motivations qui ont poussé grand nombre d'entreprises à s'installer à Rio ou à Sao Paulo.

- Ne croyez-vous pas que les gens préfèrent également travailler dans un environnement plus agréable comme le bord de mer ? demanda Sarah, qui avait du mal à comprendre les motifs évoqués par le professeur.

Marcus Dias ne put s'empêcher de sourire.

- C'est une théorie qui pourrait s'appliquer à Rio de Janeiro. Mais je peux t'assurer qu'elle est totalement indéfendable à Sao Paulo. C'est sans doute la ville qui a la qualité de vie la plus basse du Brésil, et pourtant, elle reste de loin la première concentration démographique du pays. Les gens sont

généralement contraints de choisir l'endroit où ils habitent en fonction de leur travail et non pas du cadre de vie.

Le professeur Dias retrouva vite sa gravité naturelle.

- Prenez garde cependant à la beauté de Rio de Janeiro, les avertit-il. Rio de Janeiro est la ville des contrastes. A Rio, les plus riches côtoient les plus pauvres et vous pourrez faire les plus intéressantes comme les plus effroyables rencontres sur ces plages qui vous semblent pourtant si belles vues d'ici. Quant à ces superbes collines que l'on appelle "moro", elles abritent les quartiers les plus miséreux de la ville : les "favelas". Si vous vous aventurez seuls dans ces quartiers, attendez-vous aux plus désagréables ennuis. Vous mettrez le pied dans le royaume de la délinquance, de la drogue, et du crime. Même si beaucoup d'honnêtes gens vivent là, ce sont les gangs et les criminels qui fixent les règles.

A la vue du regard apeuré de Sarah, Marcus Dias se rendit compte qu'il allait un peu trop loin dans sa tentative de mise en garde. Il essaya aussi d'être un peu plus rassurant.

- Aussi, la plus simple façon d'écarter tous ces désagréments, c'est de garder une apparence modeste et de bien manier le portugais afin de vous fondre totalement dans le paysage. La première source de danger pour vous, c'est en effet de paraître différents, car l'attention des gens malintentionnés se porte généralement sur les signes de différenciation ou de richesse.

- Est-ce vous qui allez nous enseigner le portugais ? demanda Tim.

- Ce ne sera pas moi personnellement, répondit Marcus Dias, mais une de mes assistantes, Madame Vasconcelos. Je suivrai cependant vos progrès de très près, comme tous ceux des élèves qui sont inscrits dans le programme d'apprentissage du portugais, dont j'ai la responsabilité pédagogique.

- Est-ce que le Brésil est un pays vraiment très pauvre ? demanda Sarah.

- Oui et non, répondit Marcus Dias en souriant. Le Brésil est un gigantesque territoire et un énorme gisement de ressources naturelles. Il deviendra dans très peu d'années ce que certains appellent déjà "la ferme du monde". Le Brésil produit déjà aujourd'hui une grande partie de la production mondiale de viande bovine, de café, de soja et de canne à sucre. Il permet aujourd'hui de nourrir une partie de la planète grâce à l'extension continue de ses terres cultivables. Malheureusement, le Brésil est aussi connu pour être un des pays au monde où la richesse est la plus mal répartie entre les habitants. Il y a donc une faible proportion de la population très riche et une multitude de gens qui vivent en dessous du seuil de pauvreté.

- Pourquoi y-a-t'il autant de gens pauvres alors que vous dites que le Brésil dispose d'un grand potentiel agricole ? questionna Tim. Cela devrait permettre de pouvoir nourrir tout le monde.

- Le secteur agricole brésilien est traditionnellement orienté vers les cultures d'exportation et non vers les cultures vivrières. Cela a commencé dès le début de la colonisation du Brésil, lorsqu'un bois surnommé "pau brasil" (bois de braise) était utilisé par les colons portugais pour en tirer une teinture rouge. Ce territoire, suite à l'utilisation massive de ce "bois de braise", a été nommé "Brasil" par les Portugais. Ensuite, le Brésil a connu plusieurs cycles de développement de sa production agricole, mais qui ont toujours été tournés vers l'exportation, dont le plus important à ce jour a été celui du café.

La seule production agricole qui soit tournée vers le marché intérieur aujourd'hui est celle de la canne à sucre, qui, une fois distillée, donne le carburant vert "alcool" qui fait fonctionner une voiture sur deux dans notre pays. Cela contribue d'ailleurs à renforcer l'indépendance énergétique du Brésil, et à réduire la dette nationale.

- Pardonnez-moi Professeur, dit Tim. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi il y a ici autant de gens pauvres. Si le secteur agricole est si développé, il devrait créer beaucoup d'emplois et faire vivre ainsi de nombreuses familles.

- Ce secteur d'activité occupe en effet un certain nombre de personnes. Cependant, le modèle agricole brésilien est un modèle dit "extensif", c'est-à-dire que le rendement des exploitations à l'hectare est très faible et oblige par conséquent les agriculteurs à travailler sur de très larges surfaces. On appelle ces exploitations des "fazendas". Elles appartiennent à de grands propriétaires terriens qui paient très mal leurs employés. Certains vont même jusqu'à faire travailler les enfants de votre âge, instaurant un vrai système d'esclavage, compte tenu des salaires dérisoires qui leur sont versés.

- Et personne ne fait rien pour changer cela ? s'inquiéta Sarah.

- Il est difficile de changer tout un système de façon radicale, répondit le professeur. Il y a eu de nombreuses tentatives dans notre pays pour mener une réforme agraire permettant un partage plus équitable des terres, en redistribuant une partie aux ouvriers agricoles. Elles n'ont pourtant jamais rencontré un vif succès, se heurtant à l'hostilité des grands propriétaires terriens et à la difficulté pour une famille seule d'exploiter une grande superficie sans disposer de l'outillage des grandes fermes. Le seul espoir concret aujourd'hui, pour l'ensemble du secteur agricole brésilien, réside dans l'amélioration de la productivité et des rendements à l'hectare. Grâce aux progrès de la recherche, et notamment de la génétique, les nouvelles semences agricoles permettent désormais d'obtenir des rendements nettement plus élevés. Il est crucial aujourd'hui de généraliser l'utilisation de ces semences afin de permettre l'accès à la propriété pour de nombreux paysans sans terre. Mais le Brésil a également un devoir moral envers le reste de la planète. La population mondiale ne cessant d'augmenter, il est nécessaire d'assurer le développement des futures ressources agricoles afin de pouvoir continuer à la nourrir. Le Brésil est de plus considéré à juste titre comme le "poumon" de la planète, grâce à l'énorme superficie recouverte par la forêt amazonienne, qui recycle une bonne partie du dioxyde de carbone rejeté par les pays voisins. Si l'on veut préserver notre environnement, il faut impérativement limiter la déforestation de l'Amazonie dont le principal responsable est l'agriculture extensive.

Marcus Dias jeta un coup d'oeil à sa montre. Cela faisait déjà plus de deux heures qu'ils avaient quitté l'école. Il invita alors Tim et Sarah à regagner la cabine du téléphérique. Il était grand temps pour les enfants de rejoindre le bâtiment Cashman et Marcus Dias avait d'autres rendez-vous à honorer.

Avant de redescendre vers l'avenue Pasteur, Marcus Dias s'arrêta à la boutique de souvenirs pour acheter deux T-shirts sur lesquels la baie de Rio était imprimée, et qu'il offrit à Tim et Sarah en guise de cadeau de bienvenue.

Lorsqu'ils se retrouvèrent à l'arrêt de bus devant le bâtiment d'Urca, Marcus Dias demanda à Tim si cela ne les dérangeait pas de continuer seuls jusqu'à l'autre établissement de l'école. Il était de nouveau en retard sur son programme de la journée et voulait éviter de perdre trop de temps en les raccompagnant au bâtiment Cashman. Il demanda également à Tim la faveur de rappeler à son père qu'il espérait toujours pouvoir le rencontrer afin de l'entretenir sur les enjeux agricoles du Brésil qu'ils venaient d'évoquer peu de temps auparavant en haut du pain de sucre.

Le professeur serra énergiquement la main de Tim et Sarah, avant de faire signe à un taxi qui passait. Là encore, Tim ne perçut aucune sensation désagréable, à part celle du contact rugueux de la grande main osseuse de Marcus Dias.

Tim et Sarah ne tardèrent pas à regagner la rue Real Grandeza. Sarah était enchantée de la promenade qu'ils venaient de faire et regardait fièrement le T-shirt que le professeur lui avait offert.

Lorsqu'ils arrivèrent devant l'entrée de la British School, il était déjà midi passé. Ils se dirigèrent directement vers le réfectoire, lorsqu'ils rencontrèrent monsieur Winslaw. Ce dernier leur demanda d'où ils venaient.

- Nous venons tout juste de rentrer de la sortie que le professeur Dias avait organisée afin de nous présenter la ville, dit Tim, passablement intimidé par le regard inquisiteur de monsieur Winslaw.

- Je n'étais pas au courant que le professeur Dias

organisait des visites touristiques, grommela le directeur de l'école.

- Mais le professeur a signalé cette sortie à l'administration, ajouta Sarah.

- Je vérifierai ce fait. Cela reste néanmoins surprenant que monsieur Dias quitte sa permanence en salle des professeurs afin de faire visiter la ville aux nouveaux arrivants, répondit sèchement monsieur Winslaw. Je m'en expliquerai directement avec le professeur. Et maintenant, dépêchez-vous de regagner le réfectoire afin de ne pas être en retard pour vos cours de l'après-midi.

Lorsque Tim et Sarah cherchèrent une place pour déjeuner, ils passèrent devant Jude Conrad. Celle-ci fit un petit signe de la main en leur désignant deux chaises libres à sa table. Tim la salua en retour mais passa son chemin, entraînant sa soeur vers la table qu'occupait Humbelina. Il vint d'ailleurs s'asseoir en face d'elle et fit signe à sa soeur de s'installer à ses côtés.

- Il ne faut pas te gêner, Tim, si tu préfères la compagnie de Jude, tu n'es pas obligé de rester à cette table, lança ironiquement Humbelina Perez.

- Rassure-toi Humbelina, rétorqua Tim, s'il s'agissait uniquement d'une question de personnes, j'irais très certainement m'asseoir à sa table. Je pense cependant qu'il est plus important de m'intégrer dans l'équipe. Tu pourrais d'ailleurs, en tant que chef de maison, faire des efforts afin de faciliter mon insertion.

- Oh, je suis désolée, renchérit Humbelina. J'ai complètement oublié de dérouler le tapis rouge à Monsieur le fils du Consul Général de Grande Bretagne. Il est vrai que ton rang t'autorise à bénéficier d'un traitement de faveur. L'estimé professeur Dias l'a d'ailleurs tout de suite compris en s'improvisant guide touristique sur le champs.

- Ce que tu dis là est complètement stupide, répliqua Sarah.

- Vous feriez mieux de rejoindre Jude Conrad, soupira Humbelina. Ainsi, à défaut de faire partie de la même maison, vous pourrez toujours vous réunir pour fonder le club des chouchous du professeur Marcus Dias.

- Jude, arrête de les embêter, intervint Malcolm Brown. Ce n'est pas très sympathique de ta part de traiter Tim comme cela. C'est même indigne d'un chef de maison.

- Tu veux peut-être poser ta candidature comme nouveau chef de Margaret Mee ? demanda Humbelina en scrutant du regard chacun des élèves assis autour de la table.

- Loin de moi cette intention, se défendit Malcolm. Mais je t'assure que j'y penserai sérieusement si tu ne modifies pas ton attitude à l'égard de Tim et de sa soeur.

- Bon allez n'en parlons plus, conclut Humbelina. De toute façon, il est l'heure de se rendre en cours d'anglais...

Sarah alla retrouver sa classe tandis que Tim se levait pour suivre Malcolm. Décidément, Malcolm se révélait être un ami précieux et Tim entendait bien ne pas subir le courroux d'Humbelina Perez trop longtemps.

Lorsque Tim s'installa aux côtés de Malcolm en cours d'anglais, le professeur Justin Parker s'aperçut qu'il s'était trompé de cours. En effet, les nouveaux arrivants d'origine britannique étaient pendant les trois premières semaines automatiquement dispensés de cours d'anglais au profit des cours intensifs d'initiation à la langue portugaise.

- N'as-tu pas encore rencontré le professeur Dias ? demanda Monsieur Parker à Tim. Il aurait dû t'informer des modifications portées à ton emploi du temps pendant les premières semaines.

Tim répondit par la négative. Curieusement, le professeur Marcus Dias avait omis de leur mentionner ce fait.

Monsieur Parker indiqua à Tim où se trouvait la classe de portugais et l'invita à sortir.

Tim et Sarah se retrouvèrent en même temps devant la porte de la classe de portugais. Maria Vasconcelos était en train de discuter à l'intérieur avec Monsieur Winslaw quand Tim décida de frapper à la porte. Monsieur Winslaw, en ouvrant la porte, regarda une fois encore sa montre.

- Décidément, il semble que la ponctualité ne soit pas le fort de la famille Baxter, dit-il. Il faudra que cela s'améliore à l'avenir...

Sur ces mots, le directeur de l'école prit congé de Maria Vasconcelos et de ses élèves.

Maria Vasconcelos était une jeune femme brune d'une trentaine d'années. Sa silhouette longiligne était mise en valeur par une longue robe noire en coton.

- Bienvenue en cours d'apprentissage du portugais, leur dit Maria. Comme vous pouvez le constater, vous êtes en ce moment mes deux seuls élèves. Vous allez participer à un programme encore expérimental qui a été mis au point par le professeur Marcus Dias. Ce programme consiste à assimiler très rapidement les fondements d'une langue étrangère grâce à des méthodes de relaxation et d'hypnose.

Tim et Sarah se regardèrent, interloqués. La décoration de la pièce dans laquelle ils se trouvaient contribuait d'ailleurs à renforcer l'impression d'étrangeté qu'ils ressentaient. En effet, la salle de classe ressemblait plus à un salon qu'à un véritable laboratoire de langue. Sur une estrade, étaient installés cinq canapés sur lesquels on avait fixé des casques stéréophoniques haut de gamme d'une marque qui leur était totalement inconnue. Leur père leur apprendrait plus tard que « Stax » était une grande marque de casques électrostatiques japonais.

Maria Vasconcelos fit s'allonger Tim et Sarah sur deux des canapés qui trônaient sur l'estrade.

- Cette technique d'assimilation rapide du portugais est encore expérimentale, leur annonça Maria. Cependant, les premiers résultats que nous avons pu obtenir avec le professeur Dias sont extrêmement

encourageants. Le niveau d'assimilation des élèves qui ont suivi ce programme est d'ailleurs nettement supérieur à la moyenne constatée dans le cadre de techniques d'apprentissage plus classiques.

- Si j'ai bien compris, nous allons donc servir de cobayes ? demanda Tim.

Maria Vasconcelos lui répondit en souriant qu'ils ne seraient pas les premiers, ni vraisemblablement les derniers à expérimenter cette nouvelle technique.

- Cette technique ne représente aucun danger pour vous, ajouta-t-elle. Elle consiste à plonger les élèves dans un état hypnotique très léger. Les élèves atteignent ainsi un état de relaxation optimal qui leur permet de mieux mémoriser les sons qu'ils entendent dans les écouteurs et les mots qu'ils aperçoivent sur l'écran de projection.

Tim et Sarah suivirent alors scrupuleusement les instructions qui leurs furent données par Maria. Une fois le casque stéréophonique sur leurs deux oreilles, ils écoutèrent la voix de Maria qui leur arrivait au travers des écouteurs. Le microphone qu'utilisait Maria Vasconcelos transformait sensiblement sa voix qui semblait alors plus grave qu'à l'état naturel. Plus l'assistante du professeur Dias parlait et plus sa voix semblait caverneuse. Il devenait quasiment impossible de distinguer clairement ce que disait Maria Vasconcelos, et les efforts de concentration que requérait cet exercice firent bientôt sombrer Tim et Sarah dans un profond sommeil.

Quand Tim rouvrit les yeux, l'horloge fixée au mur marquait deux heures de plus que lorsqu'il l'avait regardée avant de s'assoupir. Sarah était pour sa part déjà éveillée et discutait tranquillement avec Maria Vasconcelos.

- Toutes mes félicitations Tim, dit Maria. Tu es pour l'instant l'élève qui a développé la meilleure faculté d'adaptation à cet exercice. Tu es resté plus d'une heure trois quarts à mémoriser les premières leçons d'initiation au portugais. Tu es arrivé à la fin de la neuvième leçon, lorsque la plupart des élèves finissent à peine les deux premières ! Le professeur Dias m'avait prévenue que tu avais des prédispositions pour ce genre d'exercice mais je ne

pensais pas que cela serait si impressionnant !

Tim n'avait pas la sensation d'avoir sombré si longtemps. Il ressentait en revanche une certaine fatigue, voire même un léger mal de crâne.

Maria Vasconcelos remit à chacun de ses deux élèves un manuel d'initiation au portugais. En leur demandant de réviser chez eux les leçons qu'ils avaient suivies en état d'hypnose : les leçons un à deux pour Sarah, et un à neuf pour Tim. Elle leur rappela également la date et l'heure de leur prochaine leçon en leur demandant de respecter l'horaire cette fois-ci...

La journée d'école était terminée. A la sortie, la voiture d'Anselmo était absente. Tim et Sarah patientèrent quelques minutes mais la rue restait désespérément vide.

Un groupe d'adolescents déboucha tout à coup au détour d'une rue. Ils étaient quatre et devaient avoir une quinzaine d'années en moyenne. Ils semblaient se diriger vers Tim et Sarah.

Ils ne tardèrent d'ailleurs pas à encercler le frère et la sœur. Ils parlaient tous très fort en bousculant Tim sans qu'il soit possible pour lui de se libérer de l'emprise de leurs agresseurs. Malgré l'agitation et le vacarme dans lequel vociféraient les quatre adolescents, Tim se surprit à comprendre parfaitement ce qu'ils disaient. Les bénéfices de la méthode d'enseignement peu conventionnelle de Maria Vasconcelos se faisaient donc déjà sentir !

Celui qui semblait le plus âgé des quatre s'adressa à Tim :

- Vous êtes de sales gosses de riches, grogna-t-il. Vous croyez que vous pouvez vous placer sous la protection de lemanja grâce à l'argent de vos parents ?

En disant cela, il désignait de l'index les bracelets bleus qui leurs avaient été offerts par lemanja.

Puis, sortant un poignard d'une poche arrière de son jean, il saisit le bras de Tim et trancha d'un coup sec son bracelet qu'il lui confisqua. Sarah ne tarda pas à subir le même traitement.

- Vous ne savez pas à qui vous avez affaire, leur dit Tim. Je vous conseillerais de nous laisser tranquille maintenant, sinon vous risquez de le regretter.

- Mais il parle portugais, siffla le garçon au couteau. Ils sont à peine arrivés ici qu'ils parviennent déjà à parler notre langue en se payant les meilleurs professeurs. Alors si tu comprends ce que je dis blanc-bec, ne la ramène pas. Et fais attention, ce n'est pas un conseil que je te donne, c'est un ordre.

Un des trois autres garçons passa son bras autour de la gorge de Tim. Il lui glissa à l'oreille « agenouille-toi pour t'excuser de ton impertinence... ». Il n'eut pas le temps de finir sa phrase que Tim fixa intensément le membre qui le ceinturait. Le garçon retira aussitôt son bras tellement la douleur qu'il ressentit fût violente. Il eut tout simplement l'impression que son bras était en train de se briser en mille morceaux. Il s'écarta instantanément en regardant Tim d'un air effrayé.

Le garçon au poignard posa les yeux sur son complice, l'air hébété.

- Méfie-toi d'Exu*, cria-t'il à l'attention de Tim. Si tu joues au malin, tu peux être sûr qu'il te brisera... Et ce ne sera pas seulement qu'une impression cette fois-ci.

Un bruit strident de crissement de pneus se fit alors entendre. Une voiture verte venait soudain de piler devant le petit groupe. Le professeur Marcus Dias en sortit.

- Déguerpissez toute de suite, bande de vermines, sinon j'appelle la police, menaça le professeur.

Les quatre garçons ne se firent pas prier. En s'éloignant, celui qui avait essayé d'étrangler Tim lui lança :

- Ne t'inquiète pas, on se retrouvera.

Une fois partis, le professeur regarda Tim et sa sœur d'un œil inquiet.

* Exu (prononcer « échou ») : divinité du candomblé. Exu est l'orixa messager, principal lien entre les hommes et les divinités. De caractère irascible et surnois, certains l'assimilent parfois à la figure du diable de la chrétienté.

- J'espère qu'ils ne vous ont rien fait, dit-il en s'adressant à Sarah.

- Ils ont essayé de nous intimider et nous ont dérobé nos bracelets, répondit-elle.

- Vos bracelets, évidemment, soupira Marcus Dias. Je vous avais pourtant mis en garde sur les dangers que pouvaient représenter tout signe d'originalité ou objet ostentatoire. Ces bracelets n'étaient pas semblables à ceux communément portés par de nombreux cariocas. Les vôtres étaient des bracelets de cérémonie comme seuls les mères de saints peuvent en porter... Je suppose que c'est un cadeau que vous a fait madame Nunes. Enfin, vous êtes sains et saufs, c'est l'essentiel. Mais où se trouve donc votre chauffeur ?

Au même moment, la voiture d'Anselmo s'engageait dans la rue Real Grandeza. Anselmo expliqua confusément qu'il avait été bloqué sur le trajet par deux véhicules qui l'avaient pris en tenaille, l'empêchant d'avancer. Il présenta ses plus plates excuses, et semblait véritablement désolé.

Lorsqu'il apprit ce qu'il venait de se passer, il fut totalement consterné, laissant même échapper quelques larmes. Il n'arrêtait pas de se répéter qu'il n'avait pas pris suffisamment de marge de sécurité, et qu'on ne l'y reprendrait plus à l'avenir, dût-il rester une heure durant à les attendre devant la sortie de l'école.

- Calmez-vous, dit Marcus Dias en s'adressant à Anselmo. Je pense d'ailleurs qu'étant donné qu'il ne s'est rien passé de grave, il est inutile d'ébruiter cette histoire et de la faire parvenir aux oreilles de Madame ou Monsieur Baxter. Cela ne servirait qu'à les inquiéter pour rien. Je compte sur vous les enfants ?

Tim et Sarah se contentèrent de répondre par un hochement de tête en montant à bord du Range Rover.

La disgrâce de Tania

La première semaine passée à la British School avait fortement ébranlé les convictions de Tim Baxter.

Le professeur Marcus Dias, qui l'avait tant inquiété à leur première rencontre, s'était finalement avéré d'un certain soutien. Les cours intensifs de portugais avaient été très profitables et jamais il n'aurait cru pouvoir apprendre une langue étrangère avec autant de facilité. Enfin, force était de constater que les conseils de Tania, à qui il avait fait aveuglément confiance, lui avaient créé plus de problèmes qu'ils ne l'avaient vraiment aidé.

Par ailleurs, Antonietta Nunes s'était beaucoup rapprochée de Sarah, alors qu'elle avait de plus en plus de difficultés à entamer une conversation avec Tim.

Elle avait vainement cherché à parler avec Tim de ce qui pouvait le mettre mal à l'aise. Tim refusait systématiquement de se confier à elle et n'avait pas accepté le second bracelet bleu qu'elle avait voulu lui offrir, lorsqu'elle avait appris ce qui s'était passé l'autre soir, à la sortie de l'école. Et quand elle avait essayé de forcer Tim à s'épancher sur ses problèmes relationnels avec Marcus Dias, il s'était braqué et lui avait rappelé sèchement que sa mère lui avait interdit de parler avec lui de tout ce qui pouvait toucher au domaine de l'ésotérisme ou du paranormal.

Les tentatives d'entrer en contact par télépathie s'étaient toutes soldées par des échecs. Et le plus inquiétant était que Tim puisse construire une barrière mentale si solide que même une personne aussi aguerrie aux sciences occultes comme Antonietta Nunes ne parvenait à la franchir ni à la contourner.

Qui avait bien pu lui apprendre cela en si peu de temps ?

Tania n'avait donc pas d'autres solutions que de tenter d'en savoir plus sur l'état du moral de Tim en interrogeant sa soeur.

Sarah ne se fit d'ailleurs pas prier pour en parler. Elle était particulièrement préoccupée par l'évolution récente du comportement de son frère. Le frère enjoué et rieur qu'elle connaissait depuis toujours était devenu taciturne et renfermé. Elle ne s'était pas inquiétée au début, pensant que Tim était tombé amoureux. Mais ce changement était bien trop abrupt pour qu'il soit seulement lié aux charmes de mademoiselle Conrad. Aussi, contente de partager son inquiétude avec Tania, Sarah essaya de n'omettre aucun détail dans le récit des événements qu'elle avait partagés avec Tim au cours de cette première semaine d'école.

Hélas, ce que redoutait Tania se confirma. Elle fut immédiatement alertée lorsque Sarah lui parla des cours de portugais. Marcus Dias avait réussi à poser son emprise sur Tim par le biais de ces séances d'hypnose. La présence de Marcus Dias à la British School de Rio de Janeiro se justifiait donc ainsi. Restait à savoir pourquoi il cherchait à tenir Tim sous influence. Y avait-il un rapport avec les fonctions qu'occupait son père au consulat ?

Tania ne pouvait délibérément pas laisser le fils de Rudy Baxter s'engager dans cette direction, même si elle ne savait pas exactement où elle était supposée le conduire.

Elle connaissait trop bien Marcus Dias pour savoir que ce dernier ne s'était pas arrangé pour être au proche contact du fils de Rudy Baxter sans motifs particuliers. Le fait qu'il puisse bénéficier de nombreux appuis, aussi bien dans les milieux d'affaires que parmi la classe politique brésilienne, en faisait un homme particulièrement dangereux.

Son réseau de relations lui permettait en outre de ne pas être inquiété dans l'exercice de certaines activités flirtant bien souvent avec les limites de la légalité.

Que pouvait-elle faire cependant ? Si elle prenait le parti d'en parler à Elisabeth Baxter, quels arguments pouvait-elle avancer ? Elle ne disposait après tout d'aucune preuve formelle pour accuser Marcus Dias. Au contraire, celui-ci semblait avoir entièrement gagné la confiance des enfants Baxter. Sarah avait d'ailleurs laissé entendre que son père allait recevoir personnellement le professeur à la maison afin de le remercier de son intervention à la sortie de l'école, lorsque les enfants avaient été agressés Sarah avait vendu la mèche!). Bref, Marcus Dias n'était pas loin de la canonisation...

D'autre part, prévenir Elisabeth Baxter du danger potentiel que représentaient les séances d'hypnose et les activités secrètes de Marcus Dias était forcément voué à l'échec, compte tenu de l'aversion de cette dernière pour ce genre de sujet.

Antonietta Nunes décida alors de faire une ultime tentative avec Tim.

Elle devait néanmoins prendre toutes les précautions nécessaires afin de ne pas éveiller les soupçons de Tim ni ceux de ses parents. Il était clair qu'elle ne pouvait pas compter sur l'attitude bienveillante de Tim, qui avait perdu tout souvenir de ses premiers contacts désagréables avec Marcus Dias.

Elle attendit donc la faveur de la nuit pour agir. Il n'était pas loin d'une heure du matin quand Tania entra en contact avec Tim. Toute la famille Baxter était endormie depuis un bon moment. Tim était en train de rêver à son ancien collègue de Londres, lorsque le portrait de Jude Conrad vint se mêler aux images de ses anciens camarades de classe.

Curieusement dans ce rêve, Jude avait une voix différente, nettement plus grave que celle qu'il connaissait.

Tim lui demanda ce qu'elle faisait à Londres.

Mais Jude ne répondait pas à ses questions. Elle ne

cessait de répéter inlassablement les mêmes phrases :

- Lève toi, ta famille est en danger. Viens me rejoindre. Je t'attends chez Antonietta Nunes.

Chaque fois que Jude renouvelait son avertissement, sa voix devenait plus caverneuse et son image plus trouble. Puis, Tim eu soudain la sensation de s'éloigner de la cour de son ancien collègue. Il percevait néanmoins les rires de ses camarades de classe qui retentissaient au loin. Puis un flot de lumière bleutée le submergea et il se retrouva debout dans sa chambre.

Il descendit sans faire de bruit au rez-de-chaussée et sortit de la maison pour se diriger vers le pavillon de Tania. Lorsqu'il frappa à la porte, Jude vint lui ouvrir et l'invita à s'agenouiller devant la petite barque bleue que Tim connaissait bien.

Jude lui saisit la main pour la poser sur la coque de l'esquif dédié au culte de lemanja. Tim se retrouva alors plongé dans les profondeurs de l'océan comme la première fois. Il n'était cependant pas seul à se diriger lentement vers la source de lumière qu'on distinguait tout au fond. Jude l'accompagnait dans cette interminable descente. Ce fut d'ailleurs elle qui effleura en premier les faisceaux de lumière jaunâtre qui se détachaient au sein de l'obscurité des fonds sous-marins.

Tim et Jude retrouvèrent alors pour un bref instant le décor rassurant du salon de Tania. Puis ils furent à nouveau happés par l'océan, plongés, cette fois-ci, dans l'obscurité la plus complète.

Lorsqu'il retomba brutalement sur le sable blanc de la petite crique souterraine où il avait aperçu lemanja pour la première fois, Tim se rendit compte que ce n'était plus Jude Conrad qui se trouvait à ses côtés mais Tania. Cette dernière s'était déjà relevée et le regardait en souriant.

- Est ce que je suis en train de rêver ou bien cela est-il réel ? demanda Tim. Si c'est un rêve, il semble bien réel en tout cas...

- Excuse-moi pour le manque de délicatesse, dit Tania. Il arrive quelquefois que la limite entre les

rêves et la réalité soit difficile à distinguer. Je n'ai jamais su dire où commence et où s'arrête vraiment la réalité. Peut-être y a-t'il en fait plusieurs réalités différentes et que l'on passe de l'une à l'autre sans vraiment savoir comment. Mais nous devons nous presser de retrouver...

Tania n'eut pas le temps de finir sa phrase. Tous deux remontèrent encore plus vite qu'ils n'étaient descendus pour regagner le salon de Tania. Tania, reprenant ses esprits, vit Elisabeth Baxter en train de secouer son fils inanimé, en pleurant. Tim revint à lui rapidement, fort surpris cependant de se trouver assis par terre dans le salon de Tania avec sa mère à ses côtés. Soudain, il fut pris d'un violent hoquet, et vomit un bon litre d'eau salée. Il s'agissait de toute évidence d'eau de mer.

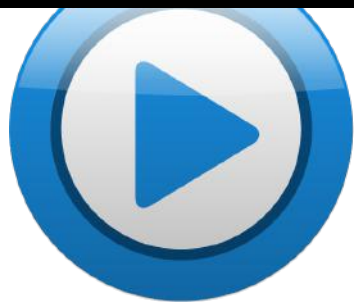
Elisabeth Baxter était furieuse. Elle serrait son fils contre elle et fusillait Antonietta Nunes du regard.

- Qu'avez-vous fait à mon fils ? cria-t-elle. Que lui avez-vous fait boire pour le mettre dans cet état ? De quel droit l'avez-vous fait venir ici à une heure pareille ?

- Calmez-vous Elisabeth, répondit Tania. Je vais vous expliquer...

- Vous ne m'expliquerez rien du tout, interrompit Elisabeth. Je vous avais demandé de ne pas mêler Tim à ce type d'activité. Je pensais pouvoir vous faire confiance Antonietta. Voyez comme j'en suis récompensée. Je veux vous voir partie d'ici demain midi. Je m'occuperai personnellement de mes enfants dorénavant.

A suivre...



Audiophile-Magazine